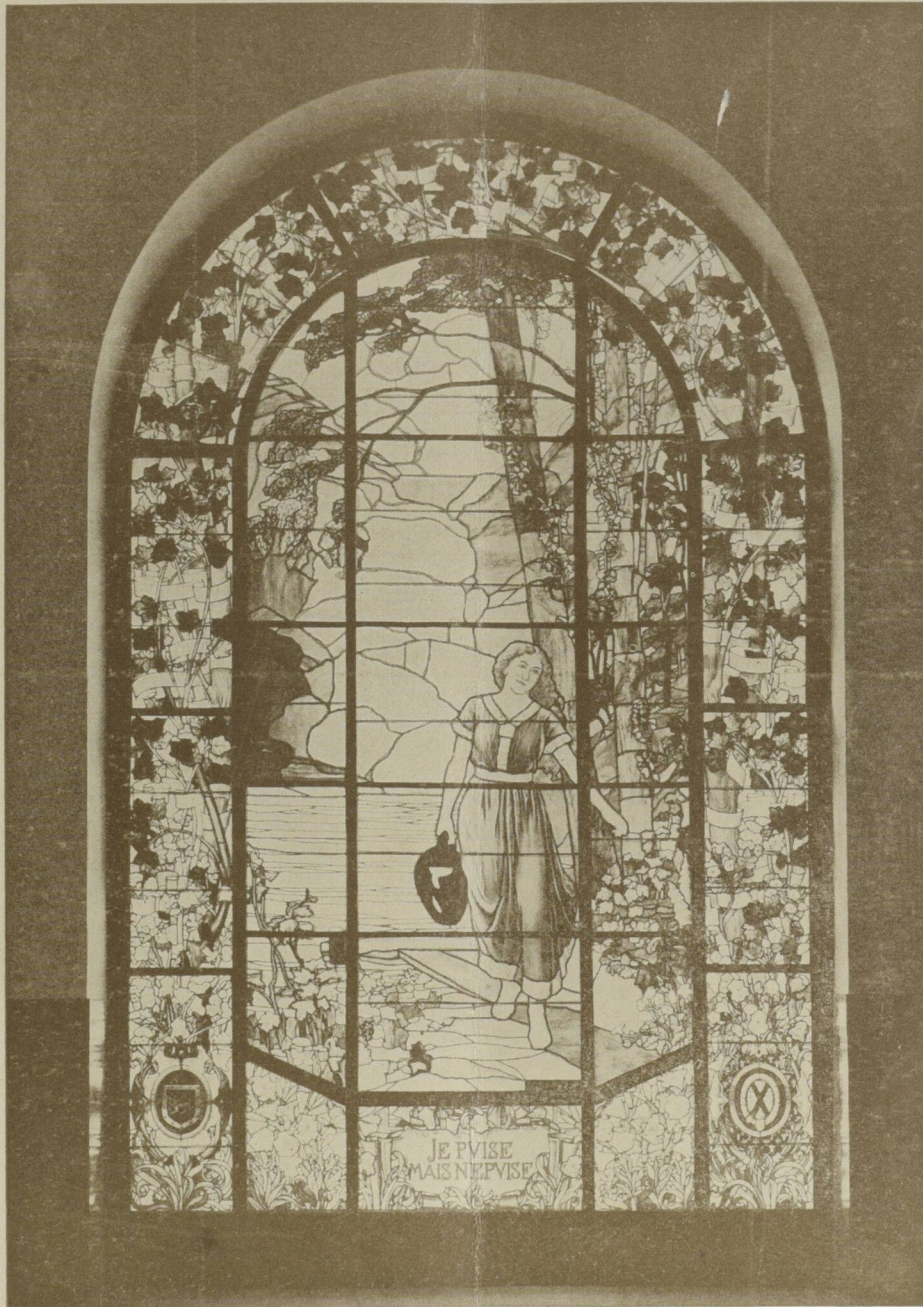


LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



LA VERRIÈRE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA LÉGISLATURE DE QUÉBEC
Œuvre d'art, composition reproduite bien imparfaitement, du maître Charles HUOT
qui a symboliquement illustré, et si bien, l'heureuse devise:

“Je puis mais n'épuise”.

Organe de
La Société des
Arts, Sciences et Lettres

QUEBEC
SEPTEMBRE, 1925, Vol VI, No 4
25 sous l'exemplaire

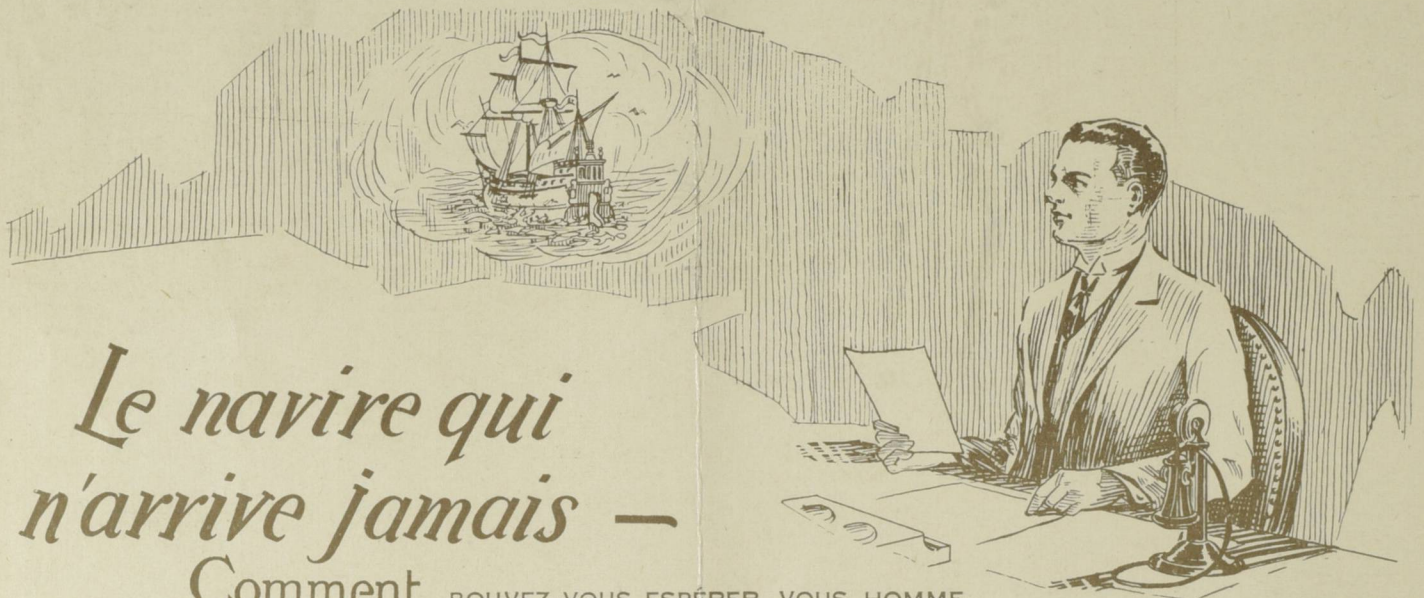
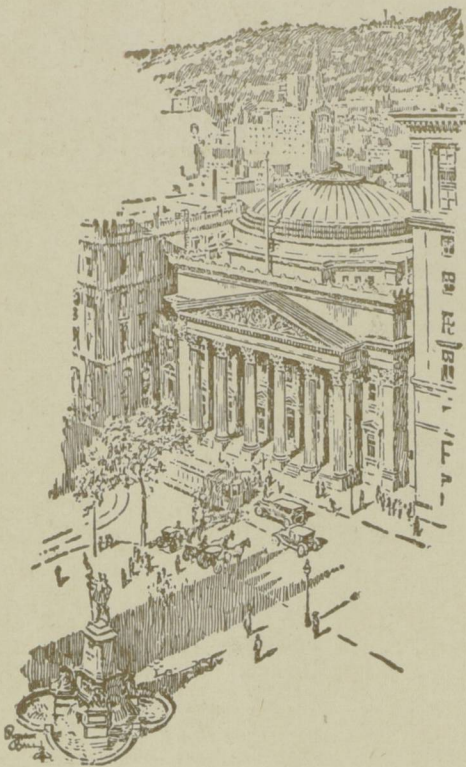
LE TERROIR

BANQUE DE MONTREAL

ETABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DEPARTEMENT D'EPARGNE

La BANQUE DE MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales au Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.



*Le navire qui
n'arrive jamais —*

Comment POUVEZ-VOUS ESPÉRER, VOUS, HOMME

D'AFFAIRES, QUE CE NAVIRE, SYMBOLE DE PROSPÉRITÉ ARRIVE JAMAIS A VOUS, SI VOUS NE LUI OUVREZ PAS VOTRE PORTE PAR L'ANNONCE ET L'ILLUSTRATION DANS LES JOURNAUX, CATALOGUES, DÉPLIANTS OU TOUT AUTRE MÉDIUM DE PUBLICITÉ !

NOTRE PERSONNEL D'ARTISTES ET D'OUVRIERS COMPÉTENTS VOUS AIDERA DANS CETTE TÂCHE.

LA PHOTOGRAVURE DE QUÉBEC ENRG.
421 RUE ST. PAUL. — TELEPHONE 2-7856.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin, J. A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

Vol. VI

QUEBEC, SEPTEMBRE 1925

No 4

Édité par : **LE TERROIR, Enreg.**

Directeur-président :

Georges MORISSET.

Secrétaire de la Rédaction :

Damase POTVIN.

Administrateur :

Eudore CARON.

Bureau d'affaires :

130 St-Valier — Téléphone 2-1229

QUEBEC.

Abonnement, 1 an: Canada, \$3.00. Etranger, \$4.00

SOMMAIRE

| | |
|--|-----|
| D'un mois à l'autre, par Damase Potvin..... | 86 |
| Au Parnasse Canadien..... | 89 |
| Le chien et le chat (fable) Geo.-Alx. Desbiens | |
| Mélancolie, Mme G. Gingras | |
| A la gloire de l'Agriculture, Alph. Désilets..... | 90 |
| Le Frère Liguori, G. E. M..... | 91 |
| Les Révolutions au Brésil, Rachel..... | 92 |
| La Prière à la Croix du chemin, A. H. Tremblay... .. | 93 |
| Quelques livres du Terroir, Alph. Désilets..... | 94 |
| Le Parc des Champs de Bataille, Damase Potvin.. .. | 95 |
| Revue des Lectures..... | 98 |
| "Le Français" de Damase Potvin, par Jos.-A. Plamondon | |
| "Souvenir", G. E. M. | |
| "L'Oeuvre du Beffroi de Mme A.-B. Lacerte, par l'abbé F. Charbonneau | |
| "Les Bons Aveugles" | |
| La Vieille Angleterre" de Alph. Gagnon, D. P. | |
| Un romancier peu poli, D. P. | |
| Les "Fables" de P. Lemay | |
| Une noble figure, D. P. | |
| Aux bords du Richelieu", G. E. M. | |
| L'Anti-Plutarque. | |
| Les faits divers, Maxime Ledoyen..... | 104 |

PORTRAITS:

| | |
|--------------------------|----|
| Feu I.-J.-A. Marsan..... | 90 |
| Le Frère Liguori..... | 91 |

GRAVURES:

Une œuvre d'art (frontispice).
Paysages de chez nous et scènes du terroir.—Huit sujets.

UNE PHASE NOUVELLE

Depuis quelques temps, à l'occasion d'un changement assez important dans la direction administrative du "Terroir" notre revue a été publiée à intervalles plutôt irréguliers. Ainsi, ce présent numéro de septembre arrive en octobre!

En raison de circonstances qu'il serait oiseux de décrire, parce qu'elles se rattachent à des intérêts particuliers, Le Terroir vient de franchir la principale phase d'une période de transition, celle qui était la plus redoutée. Avec mai dernier, il est entré dans sa sixième année d'existence après avoir eu, au cours de ces débuts souvent hésitants et parfois inquiétants, sa part de revers et d'angoisse, d'où jaillirent cependant des transformations qui lui donnèrent une allure plus rassurante.

Elles signifiaient tout au moins le désir persistant de vivre. Aujourd'hui elles signifient la détermination de grandir et de prospérer!

Que sera l'avenir? Il devra être conforme à l'idéal qui a inspiré, il y a huit ans, la fondation de la Société des Arts, Sciences et Lettres, dont Le Terroir est l'organe, et au vaste objectif de sa raison d'être: coopérer au travail de la survivance canadienne-française en stimulant des énergies nouvelles ou endormies et en luttant contre l'invasion du magazine américain ou étranger.

A ceux qui ont confiance, prière d'espérer. Aux autres, prière de s'en consoler!

* * *

On est prié de noter que, s'il y a un changement, c'est surtout dans la direction administrative. Les mêmes collaborateurs sont encore des nôtres, et selon toute probabilité, il y en aura désormais un plus grand nombre.

Un comité de rédaction, formé de cinq membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, a été constitué comme suit: Président: M. Georges Morisset; secrétaire: M. Damase Potvin; MM. Alphonse Désilets, B.S.A., M. Aimé Plamondon, notaire, et M. Irénée Masson, journaliste.

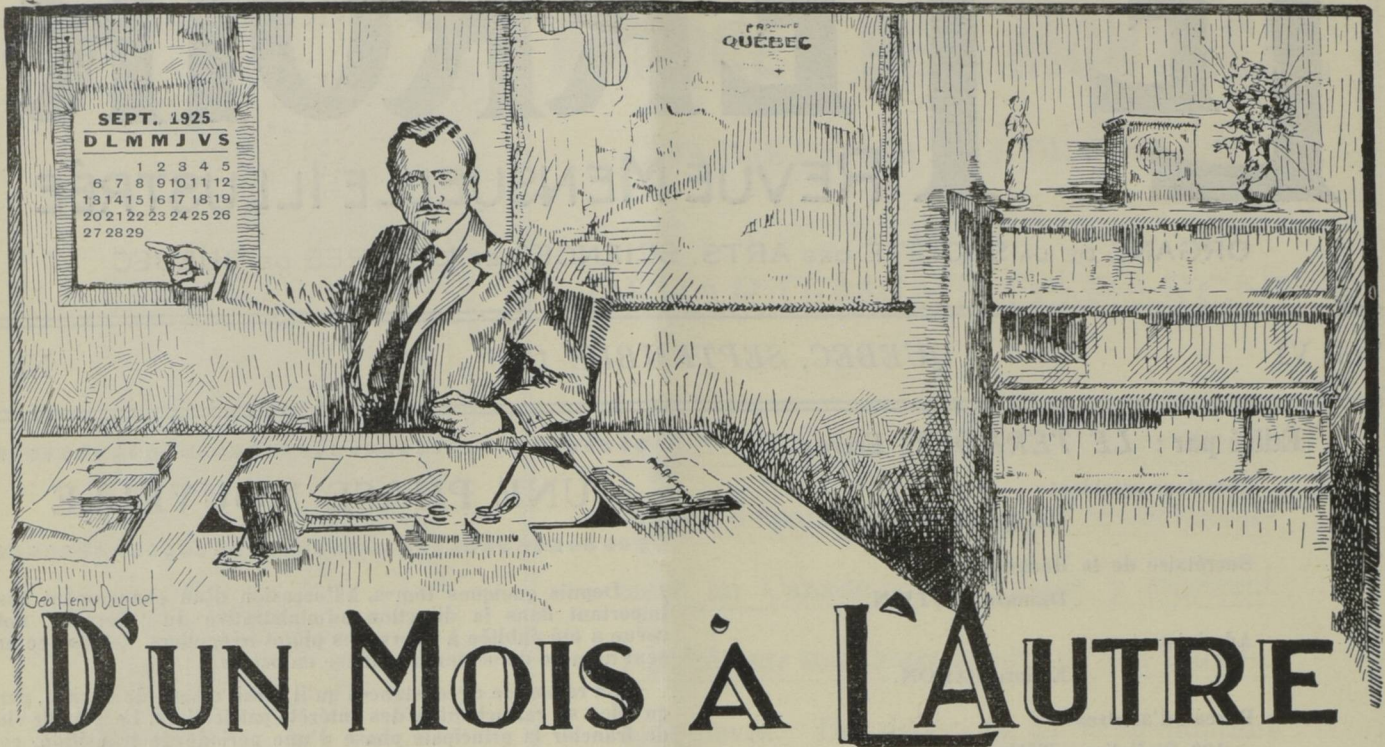
Monsieur Damase Potvin, dont le constant et magnifique dévouement pour Le Terroir, mérite au moins, en cette circonstance, l'hommage d'une mention, reste donc à son poste de vaillance.

Et, ce qui complète l'organisation, c'est bien la nomination, comme administrateur, de M. Eudore Caron, homme d'affaires bien connu, dont les succès dans divers domaines du commerce et de l'industrie, de même que son expérience dans le champ d'action qui s'ouvre de nouveau à son activité, justifient l'espoir de "grandir et de prospérer".

* * *

De nos lecteurs nous sollicitons un peu d'indulgence, parce que nous sentons l'imperfection de cette présente livraison faite non sans quelque précipitation. Il en sera probablement ainsi pendant quelques mois encore afin de reprendre le cours normal en se mettant régulièrement à date.

LE DIRECTEUR-PRÉSIDENT



D'UN MOIS À L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

C'est en septembre qu'a lieu officiellement la rentrée des classes dans les écoles et dans les pensionnats, "Vivent les vacances; à bas la rentrée" auraient plutôt envie de chanter les potaches. Mais même ceux qui vociféreraient avec conviction ce chant révolutionnaire ne l'entonneraient que par attitude. D'ailleurs, on l'oublie trop, les potaches ne sont pas les seuls à rentrer, les professeurs, eux aussi, reprennent la chaise et avec des sentiments différents. Et tout ce petit monde qui gravite dans les collèges, qui en vit, rentre également. C'est toute une vie qui s'était comme arrêtée et qui reprend. C'est tout un bourdonnement qui s'était éteint et qui va se ranimer. Il y a des échos attendris, doux, résignés, révoltés.

N'importe, quels que soient ses sentiments, M. le Potache se résigne. Imaginez si une grève allait se déclarer parmi le petit monde des écoliers, le jour de la rentrée! Quel enthousiasme! Les écoliers auraient de multiples raisons pour déclarer une grève générale; il faut les prendre tels qu'ils sont. Pourtant, jamais ils ne déclareront cette grève. C'est une belle leçon de civisme et de résignation que donne le petit monde au grand à cette époque de mécontentement et de cassage de vitre général. Chez les petits, pas de révolte; résignation générale. Car il n'existe encore heureusement que dans l'imagination d'un malin romancier, ce potache bisque qui écrivait à son professeur, à l'époque de la rentrée.

"Je viens vous prévenir loyalement, monsieur,

que l'an dernier, je fus mis à la porte quatre fois et que, cette année je compte recommencer, cela dit pour qu'il n'y ait entre nous aucun malentendu. J'espère que vous vous lasserez peut-être de punir. En tout cas, je ne me lasserai pas de me mettre dans le cas d'être puni. Il m'arrivera peut-être, après avoir été dernier, d'être premier la fois suivante. N'en soyez pas surpris, et ne croyez pas au moindre repentir de ma part. Quand je suis premier, ce n'est pas de ma faute; il y a des choses que j'apprends sans m'en apercevoir. Mais je vous répète que ce n'est pas de ma faute."

Mais inutile de répéter l'assurance que même à notre époque révolutionnaire, le potache qui écrira ces choses-là à son professeur, n'est pas encore né. Donc, il n'y a pas trop lieu de se décourager; quand les jeunes se tiennent dans la voie droite, l'avenir continue d'être souriant.

*
* *

L'Exposition Provinciale de Québec a eu lieu dans la première semaine de septembre. Elle s'est ouverte pour la quinzième fois depuis qu'elle fut régulièrement organisée et municipalisée. Il faut savoir féliciter les autorités municipales pour le succès de cette entreprise qui pare leur ville d'un prestige qui va très bien avec celui qu'elle détient de ville historique.

L'on s'est plu, combien de fois, à crier que les Québécois n'étaient pas entreprenants ni persévérants.

rants, qu'ils ne possédaient pas l'esprit d'initiative. Ce fut peut-être vrai en certaines circonstances; mais il faut leur rendre justice qu'en maintes occasions ils ont fait montre d'un esprit civique que beaucoup pourraient leur envier.

Leur grande Exposition Provinciale en est une preuve. On ignore les difficultés énormes auxquelles ont eu à se heurter ceux qui avaient à coeur le succès de cette organisation. C'est ainsi que l'entreprise étaient à peine sortie de ses langes et commençait à sourire, qu'éclatait la grande guerre de 1914-18. Une organisation de cette nature était bien la chose au monde à laquelle l'on pu le moins penser pendant une période aussi agitée que celle qui s'écoula d'août 1914 à novembre 1918. Aussi tout le monde pensait que l'Exposition de 1915 était une affaire à l'eau. Il n'en fut rien. Les autorités tinrent bon, renversèrent tous les obstacles dont était parsemée leur route et il arriva que cette manifestation de 1915 fut l'une des plus brillantes de celles qui aient marqué l'existence des quinze années de l'Exposition Provinciale. Car ce fut cette année-là que l'on entreprit de célébrer par des fêtes magnifiques le vingt-cinquième anniversaire de la fondation du Mérite Agricole dont on commençait à faire du couronnement du concours l'un des articles principaux du programme de chacune des expositions subséquentes.

La persévérance triomphait une fois de plus. Mais il y eut, par la suite, bien d'autres difficultés. L'on su parfaitement passer à travers avec le même succès. De sorte qu'aujourd'hui, l'on pourrait inscrire sur le portail du Palais Central du Parc de l'Exposition Provinciale, comme devise cet adage latin: "Labor improbus omnia vincit."

Il convient donc de féliciter chaudement ceux qui ont été à la peine et qui sont à présent à l'honneur dans le succès de cette entreprise. Les commissaires actuels surtout, qui tous, hommes d'affaires, consommés, patriotes et citoyens progressifs, ont prouvé qu'ils étaient tout cela en assurant un succès définitif à l'Exposition Provinciale, et cela, sans la moindre rémunération, se trouvant même, souvent, en butte aux critiques injustes de quelques-uns de leurs concitoyens.

*
* *

Through the green groves and deep receding bowers
Loved Spence-wood how often have I strayed
Or mused away the calm, unbroken hours
Beneath some broad oak's cool refreshing shade.

C'est ce qu'ont dû répéter, l'autre jour, les centaines d'invités de l'hon. Narcisse Pérodeau, qui ont été reçus dans les jardins de Spencer-Wood à l'occa-

sion de la visite de ses hôtes distingués, ses collègues des autres provinces.

Spencer-Wood, sous son dôme de verdure, est probablement le domaine le plus pittoresque de la région de Sillery, on a même dit, du Canada. On connaît depuis au-delà d'un siècle et demi cet Eden québécois, mais qui, de 1780 à 1796 fut connu sous le nom de Powell Place, du nom de son propriétaire d'alors, le général Henry Watson Powell. En 1797, cette pittoresque résidence fut dénommée Spencer-Wood, du nom du très honorable Michael-H. Perceval, dont la famille demeura propriétaire du domaine jusqu'en 1833. Cette année-là, Spencer-Wood fut acheté par Henry Atkinson, négociant riche et alors fort avantageusement connu de tout le district de Québec. Les annales sociales de la ville ont enregistré les brillantes réceptions que donnèrent les Perceval, à Spencer-Wood où l'on vivait d'une façon fort distinguée.

Et Spencer-Wood, l'autre jour, résonnait, eut-on dit, d'une de ces fêtes lointaines. Depuis un siècle et demi, Spencer Wood, comme toutes les villas royales d'Angleterre et de France a eu des alternatives de splendeurs, d'isolement et d'abandon. Mais toujours son féérique jardin, du côté nord du château, a eu le privilège d'attirer les regards, du temps de ses propriétaires des anciennes années, du régime anglais, comme aujourd'hui, sous les charmes de l'hospitalité du châtelain actuel.

Il y eut un temps où cette propriété s'étendait de Wolfefield, que forme aujourd'hui l'extrémité ouest des Plaines d'Abraham, jusqu'au ruisseau Belle-Borne, l'historique ruisseau Saint-Denis, dont Wolfe gravit les berges escarpés pour vaincre ou mourir. C'était, alors, un domaine de plus de cent acres, borné à l'est et à l'ouest par deux ruisseaux, isolé de la grande route par un épais bocage de chênes, d'érables, de pins et d'ormes, petite forêt en miniature, très touffue, et ne livrant que ça et là passage au rayon du soleil, sillonné d'avenues formant labyrinthe. Le vaste et pittoresque domaine était digne d'une demeure royale, ou au moins vice-royale.

Elle est devenue, en effet, résidence vice-royale de la province de Québec, depuis la Confédération, alors qu'elle fut successivement occupée par les lieutenants-gouverneurs Belleau, Caron, Letellier de Saint-Just, Robitaille, Masson et les autres qui suivirent. Spencer Wood était devenu la propriété de la province de Québec par don gratuit de la Puissance du Canada, mais à la condition qu'il servirait toujours de résidence au représentant du roi dans notre province. L'étendue de son territoire est maintenant réduite de moitié au moins.

*
* *

Il paraît que notre si intéressant orignal tend à s'en aller, du moins des forêts du nord-ouest de la province. Il s'en irait comme s'en est allé, voilà quelques années, le caribou, qui revient cependant. Il y aurait, pour ces animaux, comme une sorte de migration, une sorte de parcours géographique sur les deux rives du Saint-Laurent; en tout cas, il est vrai qu'après un certain nombre d'années de séjour dans le nord du Canada le caribou des bois émigre vers le sud.

Il pourrait en être ainsi de l'orignal qui nous quitterait à certains longs intervalles pour nous revenir quelques années plus tard. Mais il peut aussi fort bien se faire qu'il disparaisse complètement, chassé définitivement, ou assassiné, comme le buffle l'a été dans l'Ouest, comme il est arrivé au wapiti ou cerf du Canada. S'il fallait un argument sans réplique pour établir la nécessité d'une législation protectrice en faveur du gros gibier, le fait de l'extinction dans la province du noble et bel animal qu'était le wapiti suffirait. L'ancien roi de nos forêts, le wapiti, n'est plus qu'un souvenir lointain; on ne le voyait plus, voilà quelques années, que dans certaines régions de l'Ouest. Nul doute que sa disparition est due aux massacres qu'on en a fait jadis en toutes saisons. Aujourd'hui encore des chasseurs nous racontent qu'on trouve quelquefois, enfouis sous terre, son bois magnifique et ses os. On prétend avoir trouvé des cornes de wapitis de six pieds de longueur. On les distingue parfaitement de celles de l'orignal par leur forme ronde et leurs extrémités aiguës.

On racontait vers 1887, la course extraordinaire qu'un wapiti gigantesque aurait faite à travers le village de Montmagny; il avait été traqué près du Buton et il avait été frappé près du Cap Saint-Ignace après une course vertigineuse de quinze milles. Un bûcheron avait tenté de lui barrer la route avec sa charge de bois, mais le colosse avait bondi par dessus le cheval, la voiture et son conducteur. Mais on est tenté de croire aujourd'hui que ce wapiti n'était qu'un gigantesque orignal, de même que celui que des indiens prétendaient avoir tué, voilà quelques années, sur le lac Taché, en arrière de Stoneham.

Quel malheur que notre orignal disparaîtrait comme le wapiti! Et cela arrivera si certains chasseurs, malgré la sévérité des lois protectrices, continuent de le traquer avec la férocité du tueur plutôt qu'avec le discernement et l'indulgence du véritable chasseur.

Quoiqu'il en soit, l'orignal tend à disparaître, nous affirment ceux qui ont inauguré la présente saison de chasse. Dans la région de l'Abitibi et du Témiscamingue, qui est le royaume de ce gibier, on

parle même de faire établir des réserves de chasse afin de le conserver. Si tel est le cas qu'on établisse au plus tôt ces réserves puisque même la sévérité des lois protectrices établies ne suffisent plus à prévenir l'extinction d'une race aussi intéressante de notre faune.

*
* *
*

Nous sommes en pleine saison de chasse et voici, à ce sujet, quelques précieux renseignements dont pourront profiter les disciples de saint Hubert. L'origine de la chasse se perd dans la nuit des temps. Comme son nom l'indique, la chasse est le sport favori d'une catégorie d'individus qu'on nomme communément "chasseurs".

La chasse s'ouvre et se ferme comme une porte; et comme l'a dit Musset, il faut qu'une chasse soit ouverte ou fermée. Depuis un temps immémorial elle s'ouvre en septembre, et elle se ferme en janvier depuis le même temps que je viens de qualifier d'"immémorial". Nos gouvernements provinciaux, à chaque session, font des efforts inouïs et vains pour changer les dates de l'ouverture et de la fermeture de la chasse; on n'a jamais pu obtenir, par exemple, qu'elle se ferme en septembre et qu'elle s'ouvre en janvier. En tout cas, on peut conclure que le mois de janvier est, comme chez les humains du reste, un mois de réjouissances générales chez le gibier à poil et à plumes.

On compte plusieurs espèces de chasses: la chasse gardée, telle qu'elle se pratique aux parcs Laurentides et Algonquin; la chasse aux rats, comme on la fait dans toutes les demeures un peu cossues; la chasse réservée..... à ceux qui paient des pourboires au gouvernement; le chasseneige, un des monopoles du Q. et L. S. J. Railway; la chasse à l'affût, qui se pratiquait du temps de Lafontaine et du Prince de Ligne; le chasse-marée, en vogue parmi les marins; le chassépot, en temps de guerre seulement; le chasselas, que l'on ne connaît guère qu'en France; la chasteté de moins en moins pratiquée; la chassé-galerie, exploitée surtout par feu Honoré Fréchette, le chassé-pierres, coupables de bien des meurtres, la "chassépareil" très connue du temps de la Mère Seigel: la chasse aux moineaux, etc. etc.

Au lac d'Hossegor, dans les Landes, on a scellé une plaque sur la maison où Paul Margueritte mourut, en 1918.

M. J.-H. Rosny jeune a été fêté aussi, et on lui a inauguré un médaillon sur le mur de la maison qu'il a habitée.

Il vient de se fonder des amis de Racine. Il y en avait déjà.

AU PARNASSE CANADIEN

LE CHIEN ET LE CHAT

MELANCOLIE

*Fido, chien bourru, gros et gras,
Surveillant son troupeau, comme une sentinelle
Faisait les cents pas.
Notre mâtin cherchait dans sa cervelle,
Pour se venger du chat Grippeminaud,
Un moyen très efficace.
"Quoi! se disait-il, toujours ce maraud
Viendra me rire à la face
Des châtements que j'ai reçus pour lui!...
Encore aujourd'hui!...
Ah! quand j'y pense.... j'enrage!....
Mieux vaut pour lui rester loin de ces lieux;
Car il me paiera cher l'outrage,
Et..... foi de chien!.... il ne vivra pas vieux!
Ici tout secours, tout asile
Qui le soustrairaient à mes dents
Sont absents.
On verra qui de nous est le plus imbécile...
Et certes... ce pourrait bien ne pas être moi..."
Mais un miaulement qui vint troubler l'espace
Fit tout à coup changer notre mâtin de face:
"Soyons rusé", se dit Fido. "C'est toi,
Frère...
Viens donc causer un peu, dit le mâtin.
—Merci, dit le chat. J'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin...
Au revoir!..." "L'approcher n'est pas facile"
Pensa le chien,
Quand il vit le chat s'enfuir bel et bien
D'un trot fort agile
A travers champs.
Pourtant... contre cette engeance,
Je ne tirerais pas vengeance!
A Dieu ne plaise!... C'est le temps,
Il faut le suivre!"
Grippeminaud, qui voulait encor vivre,
Dans un sapin, grimpe fort prestement.
Tout essoufflé, le chien arrive au pied de l'arbre
Et le chat à monter l'exhorte gentiment:
Qu'attends-tu. Te faut-il un beau trépied de marbre
Pour monter?...
C'est là vraiment trop de magnificence.
Mais, si son Eminence,
Messire Fido, voulait m'écouter,
Vite elle irait faire la garde;
Car j'aperçois le loup emporter un mouton.
Tenez!... le voyez-vous là-bas... qui vous regarde!
Il vous fera donner force coups de bâton!"...
La parole du chat n'était que trop sensée.
Et le pauvre Fido reçut bonne fessée.
Obéir à ses passions
Cause bien des déceptions.*

Georges-Albert DESBIENS,
Elève des Belles-Lettres.

Séminaire de Chicoutimi.

*D'un pas lent et rythmé, des champs, le laboureur,
Au clair d'un ciel atone
Et frissonnant d'automne,
Vers sa bonne maison revient triste et rêveur.

Les beaux jours sont passés. Mortes sont les perven-
ches.
Comme des papillons
Dansant leurs cotillons,
Les feuilles sous le vent tremblent au bout des branches

L'une d'elles, soudain, ainsi qu'un frêle oiseau,
S'envole d'une branche;
Et c'est une avalanche
Qui bientôt couvrira la berge du ruisseau.

Le grillon solitaire, en des gammes pleureuses
Et tristes comme un glas,
Dit sa chanson tout-bas
Aux glaneurs attendant leurs timides glaneuses.

Là-bas, un merle, au bord de quelque étroit sentier,
A travers les broussailles
Chante les funérailles
De son nid pantelant aux bras d'un églantier.

Et l'Automne s'enfuit brusquant le paysage...
Tout n'est plus que torpeur,
Car pris soudain de peur,
On dirait que le Sol se voile le visage...

ULRIC-L. GINGRAS.
"Les guerêts en fleurs".*

FEUILLES DU SOIR

*Tombez sur les chemins, feuilles rouges ou blondes,
Tombez puisque le Maître eut aussi son trépas!
Le vent qui sans merci vous traîne sous nos pas
Emportera demain les hommes et les mondes.

Tombez puisque le sort ne fait que son devoir,
Tombez puisque le Ciel pour mourir vous fit naître!
Hélas! tout, ici bas, ne fait que disparaître:
Le temps, l'éclat, l'amour et les rêves d'espoir!

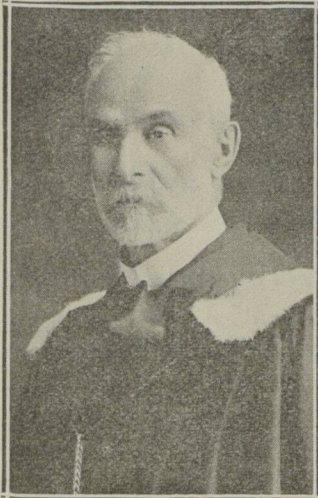
Tombez, feuilles sans vie, afin qu'on nous apprenne
A partir quand le glas aura sonné pour nous!
Au fond de nos tombeaux nous tombons comme vous,
Humbles feuilles du soir qui tombez dans la plaine!*

LOUIS-JOSEPH CHAGNON.

"La Chanson des Erables".

A LA GLOIRE DE L'AGRICULTURE

Par ALPHONSE DESILETS



Feu I.-J.-A. Marsan

La Légion d'honneur, à laquelle appartiennent un bon nombre déjà de nos meilleurs cultivateurs de la province de Québec, et dont on honore aujourd'hui (1) d'hui quelques-uns des plus dignes représentants, la Chevalerie du Terroir de chez nous renferme dans son livre d'or un grand nom qu'il n'est pas permis d'oublier. C'est celui de feu Isidore-Joseph Amédée Marsan, dont le souvenir a été rappelé par la piété filiale de M. le notaire Marsan, tout à l'heure.

L'ancien secrétaire des juges du Mérite Agricole avait fait ses études au collège classique de L'Assomption et se destinait à la profession du droit. Alors qu'il était étudiant à l'Université Laval de Montréal, les directeurs du collège de L'Assomption le supplièrent de sacrifier ses projets d'avenir pour s'occuper de l'Ecole d'Agriculture qui se fondait à L'Assomption. Après quelque temps d'études à Sainte-Anne de la Pocatière, il prit la direction de l'Ecole nouvelle de L'Assomption et forma plusieurs des plus talentueux agriculteurs de la région de Montréal. Nommé professeur à l'Institut Agricole d'Oka et peu après directeur scientifique de cette institution supérieure, il prit la charge de secrétaire général de la Commission des Juges du Mérite agricole et remplit cette charge jusqu'à sa mort, arrivé en avril 1924, à l'âge de 80 ans.

Durant soixante ans de sa vie, M. Marsan n'a eu d'autre ambition que de consacrer toute son intelligence et ses talents, toute son énergie à l'avancement de l'agriculture modèle et de la science agricole, fondement nécessaire du véritable progrès économique en agriculture. M. Marsan professait effectivement que l'avancement de l'industrie et du commerce, dans notre pays, ne peut se réaliser qu'en raison du développement technique de nos exploitations rurales. Aussi, tous ceux qui l'ont eu soit comme professeur, soit comme guide ou conseiller, dans les concours du Mérite, ou autrement, tous se souviennent de sa bonté, de sa science, de son dévouement infatigable aux intérêts

de la vie rurale, et des services qu'il a rendus à tous par amour sincère de la classe agricole.

Modeste autant que compétent et bien accrédité, M. Marsan a reçu des Universités et du gouvernement les distinctions que nul mieux que lui pouvait mériter. La société des Ingénieurs Agricoles canadiens considère aujourd'hui comme un devoir de justice et de reconnaissance de perpétuer la mémoire de cet homme de bien dont on doit dire qu'il a bien mérité de sa patrie. Nous voulons que sa mémoire et son exemple soient perpétués aux yeux des générations à venir, dans un digne monument de granit et de bronze, qui s'élèvera à L'Assomption, sur l'emplacement de l'ancienne école d'Agriculture. Ce monument, œuvre d'un artiste canadien (2) sera le témoignage d'admiration et de gratitude de toute la classe agricole; il sera élevé par la générosité des cultivateurs de cette province qui furent ses meilleurs amis. Un comité honoraire et un exécutif ont été formés qui s'emploieront à prélever les fonds nécessaires à sa réalisation. Toute souscription, la plus minime soit-elle sera reçue avec reconnaissance et les noms des donateurs seront publiés dans les journaux agricoles puis leur liste déposée dans la base du monument. On est prié d'adresser sa souscription au Secrétaire-trésorier, M. L.-Philippe Roy, au Ministère de l'Agriculture de Québec.

ALPHONSE DESILETS,
Ingénieur agricole,

Membre du Comité du monument.

(1) Le mercredi, 9 septembre, jour du Mérite Agricole à l'Exposition Provinciale.

(2) M. Georges-Henry Duquet, membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, présentement en France.

—O—

Voici, d'après un humoriste, la recette pour écrire un poème dadaïste:

Prenez un journal,
Prenez les ciseaux,
Choisissez dans ce journal un article ayant la longueur que vous comptez donner à votre poème.
Découpez l'article,
Découpez ensuite avec soin chacun des mots qui forment cet article et mettez-les dans un sac.
Agitez doucement.
Sortez ensuite chaque coupure l'une après l'autre dans l'ordre où elles ont quitté le sac.
Copiez consciencieusement.
Le poème vous ressemblera.
Et vous voilà un écrivain infiniment original et d'une sensibilité charmante, encore qu'incomprise du vulgaire.

LE FRÈRE LIGUORI

Par G.-E. MARQUIS



Feu le Frère Liguori

Liguori a attaché son nom au développement de l'industrie avicole dans la Province, industrie qu'il a en quelque sorte fait sortir du néant depuis une vingtaine d'années et qui donne aujourd'hui plus de vingt millions de revenus aux cultivateurs, grâce aux enseignements rationnels et aux expérimentations suivies du Frère Liguori.

Comme conférencier disert et écrivain humoristique, il n'avait pas son pareil. Les sujets les plus arides en agriculture devenaient agréables à étudier avec lui et les sciences les plus rébarbatives, il savait les assaisonner de ce bon sel gaulois qui les rend plus sapides.

Habitant tour à tour Québec et Oka, le Frère Liguori n'avait pas d'autres pied-à-terre que son bureau de rédaction et sa chambre de religieux. Elevé à la campagne, il connaissait bien notre population et il l'aimait tendrement. Patriote convaincu et fortement enraciné au sol, il ne manquait jamais de prêcher par la parole et par la plume, les enseignements les plus propres à nous garder ce que nous sommes, dans ce que nous avons de meilleur.

C'était un traditionaliste convaincu et ce n'est pas pour rien qu'il rédigeait lui-même, dans *Le Bulletin de la Ferme*, dont il était le directeur depuis sa fondation, cette page toujours si vivante et si pleine de sève, intitulée "GRAINS DE SAGESSE, MIETTES DE BON SENS."

Comme nous le disions au commencement, le

Frère Liguori était un ami du *Terroir* et il ne manquait jamais de signaler, dans son *Bulletin*, tel ou tel article qui lui avait plu davantage; il lui arrivait parfois même d'en reproduire quelques-uns, dont le ton lui plaisait particulièrement, parce qu'ils s'harmonisaient avec les idées qu'il aimait lui-même à préconiser.

Miné par une affection cardiaque et de douloureux rhumatismes aciatiques qui le tenaillaient depuis des années, le Frère Liguori s'est éteint subitement, à l'âge de 55 ans, alors qu'il était à Sherbrooke, pour surveiller l'exposition avicole, le 7 du mois de septembre dernier.

Il était le fils de feu Patrice Blais et d'une mère irlandaise, qui lui survit, de Ham-Nord, comté de Wolfe. Il y avait huit enfants dans la famille; il en était l'aîné; à Québec, nous avons connu ses frères, feu Thomas, professeur à l'École Normale Laval, Edouard, mort jeune prêtre, et Agénor, aujourd'hui le Rév. Père Odilon, de La Trappe d'Oka. Patrice fut tour à tour instituteur (diplômé de l'École Normale Laval), étudiant en droit, journaliste et religieux, sous le nom de Frère Liguori.

Un bon jour il quitta le monde sans tambour ni trompette et l'on apprit qu'il était allé s'enfermer chez les Trappistes d'Oka. Il ne prit pas de temps à faire sa marque là comme ailleurs, et en peu d'années il était nommé directeur de l'Institut Agricole d'Oka et du Service d'aviculture de la Province.

Quand son stage de directeur fut terminé, il continua à diriger le Service avicole et fonda, à Québec, l'Union expérimentale des agriculteurs, sur la ferme du Belvédère, à deux pas du Monument des Braves.

Il y a quatre ans, il quittait le Service avicole pour se consacrer uniquement à la rédaction du *Bulletin de la Ferme*, dont la popularité a toujours grandi d'une année à l'autre, chez les cultivateurs, à cause de sa matière vivante et variée, des renseignements hebdomadaires qu'il fournit sur les marchés et l'encouragement qu'il n'a jamais manqué de fournir aux jeunes agriculteurs, de même qu'aux aînés dans le métier, qui ont foi dans la coopération.

Quels que soient les talents de celui qui reprendra sa plume au *Bulletin de la Ferme*, nous sommes convaincus que les lecteurs regretteront longtemps l'absence des écrits du Frère Liguori,

toujours si simples dans leurs formes, mais substantiels par le fond, et agréables à lire. C'était un pédagogue né et un psychologue averti. Son esprit humoristique, s'il avait voulu lui donner libre cours, lui aurait assuré bien des succès dans le monde, mais il savait toujours se pincer les lèvres à temps pour ne pas blesser ou chatouiller trop fortement ceux qui prêtaient le flanc à la satire.

Nous ne saurions terminer ces notes brèves sans reproduire ce que disait de lui *Le Bulletin de la Ferme* du 10 septembre, dans une page consacrée à son souvenir: "D'un commerce agréable, sympathique et affable, généreux et obligeant jusqu'à l'oubli de lui-même, il était estimé de tous ceux qui l'approchaient. Chrétien convaincu, d'une foi robuste, éclairée, il aimait Dieu et son prochain de tout son cœur et de toute son âme."

Et nous sommes encore heureux de terminer cette notice par quelques lignes que nous empruntons encore à la même revue:

"Nous sommes certains de faire plaisir en reproduisant ici les admirables vers de Théodore Botrel, que l'on a trouvés dans un gousset du veston du Frère Liguori, reposant sur son cœur. Comme le souhaitait le barde Breton, il est mort au soleil couchant, peu de temps après avoir entendu sonner *L'Angelus*.

Lorsque l'heure viendra pour moi de disparaître
Sous la dalle en granit où sous le gazon vert,
Roulez mon vieux fauteuil au coin de la fenêtre,
Car je voudrais mourir en regardant la mer;

Puis, décrochant du mur la douce croix divine
Où me sourit, toujours, le grand Consolateur,
Glissez-la dans mes doigts croisés sur ma poitrine,
Car je voudrais mourir en l'ayant sur mon cœur;

Et priez que Dieu me prenne à l'heure exquise
Où le soleil descend derrière les talus,
A l'heure où tinte, au loin, la cloche de l'église,
Car je voudrais mourir au son de l'Angelus.

Et cette autre prière encore plus touchante dans les circonstances, aussi trouvée sur le Frère Liguori, après sa mort:

MARIE

Au moment où l'âme chrétienne
Gagne le rivage éternel,
Ta main puissante et souveraine
Entr'ouvre la "Porte du Ciel".
Quand sonnera ma dernière heure
Et que mes yeux se voileront,
Mère, en la céleste demeure,
Je veux jouir de ta vision.

G.-E. M.

LES REVOLUTIONS AU BRÉSIL

(Pour le TERROIR)

L'effervescence qui, de temps à autre, a lieu au Brésil, peut être rapprochée de la situation qui prévalait aux Etats-Unis avant la Guerre de Sécession: opposition des intérêts entre les Etats du Nord et ceux du Sud.

Tout le Nord du Brésil dont certaines parties sont encore inexplorées, sont des pays à production tropicales; tabac, coton, riz, plantes médicinales, pierres précieuses, etc. La population est clairsemée—la main d'œuvre noire ou de tribus indiennes.

Le contraire existe en ce qui concerne les Etats du Sud: San-Paolo, Parana, Santa Catharina—Rio Grande, qui sont des pays d'immigration européenne, principalement d'Allemands et d'Italiens—on y retrouve les mêmes conditions climatiques qu'en Europe. Tous ces Etats ont des villes comme Sao Paolo, d'aspects purement européens, contrairement à Rio Grande et Janeiro—Pernambouc, etc., qui ont un caractère exotique.

Les villes du Sud sont très modernes—bien construites et parfaitement administrées—San-Paolo en particulier—cette exportation de café est un gros centre industriel—tissage de coton, tissage de laine, tissage de soie, fonderie, etc. Il y a de la vitalité, de l'avenir, et on prédit qu'elle dépassera dans peu d'années la mercantile capitale de l'Argentine—A une heure de Santos—le voyage est intéressant car on grimpe dans la montagne de 1000 mètres dans trois quarts d'heures. La végétation est luxuriante, la ville possède de belles avenues d'importants immeubles, de vastes usines. Moins belle que Montevideo, mais beaucoup plus animée.

Le gouvernement fédéral qui est à Rio veut administrer le pays d'une façon uniforme et les charges d'intérêt général se trouvant naturellement réparties, sous une forme que les Etats du Sud ne jugent pas équitable, puisqu'ils se trouvent relativement plus grevés que ceux du Nord, dont la production est bien inférieure.

Il ne semble pas qu'il y ait un véritable esprit de scission entre le nord et le sud, mais la gestion du Gouvernement fédéral n'est pas toujours conforme aux intérêts bien compris des uns et des autres—jusqu'ici les mouvements de mécontentement sont limités aux milieux militaires, Il n'empêche qu'il faut avouer que la population, d'après l'opinion, est en sympathie avec les révolutionnaires.

Certains journaux de la Presse Canadienne publient des fumisteries... A l'occasion d'un incident dont a à peine pris garde, à Montevideo—les journaux du Canada relataient en grosses lettres qu'il y aurait peut-être une guerre entre l'Uruguay et le Brésil! Cet incident de bateau n'a été qu'une petite phase.—Le navire "San-Paolo" ayant voulu rallier le port de Rio Grande par suite d'une tempête, n'a pu entrer. Par radio, il demanda refuge aux autorités uruguayennes. Celles-ci en bonnes relations avec le gouvernement brésilien se concertèrent au préalable avec le représentant diplomatique à Montevideo. Il fut convenu que le "San-Paolo" serait autorisé à entrer au port de Montevideo, que l'équipage et les officiers dissidents pourraient débarquer et bénéficier de l'hospitalité d'un pays neutre et que le cuirassé et son équipage loyaliste seraient rendus au gouvernement brésilien.

Il n'y a donc pas eu d'incident diplomatique et les deux républiques, le Brésil et l'Uruguay sont en trop bonnes relations d'amitié pour que l'idée d'une guerre puisse être envisagée.

Quant aux troubles, qui se sont produits à Sao Paolo et dans l'état de Rio Grande, ils ont été aussi exagérés. Les autorités fédérales aussi bien que les dirigeants révolutionnaires ont toujours eu le souci de protéger la population civile et de ne pas interrompre, autant que possible, le bon fonctionnement des services publics et de préserver les propriétés.

RACHEL.

LA PRIERE A LA CROIX DU CHEMIN

*Mention honorable au deuxième concours littéraire de la Société des Arts,
Sciences et Lettres.*

PAR
A. H. TREMBLAY
DRUMMONDVILLE

C'était un des premiers beaux soirs de fin de mai. Un peu effrayé par la solitude de St-Félix d'Otis où je devais passer la nuit, je trompais l'isolement et la fuite trop lente des heures en suivant au hasard l'unique chemin tortueux qui dessert le hameau.

De tous côtés des sommets arides ou boisés fermaient l'horizon. Ca et là, sur les pentes, au milieu de bosquets de bouleaux, apparaissaient le toit des maisonnettes sans peinture et la terre rougeâtre des guérets persémés de tas de cailloux ronds. Au fond du val, à mes pieds, s'étendait la nappe majestueuse, en forme de fer à cheval, du beau lac Otis. Cette large tache d'azur dans ce décor sauvage semblait l'arène brillante d'un immense amphithéâtre aux énormes gradins faits de rochers rangés en ordre, par un caprice inexplicable de la nature.

Des frissons d'azur plus sombre teinte de pourpre couraient sur la surface formant des nuances si délicates que le regard s'en détachait avec peine. De temps en temps, une truite ou un poisson blanc s'élançait hors l'onde à la poursuite d'un papillon, retombait avec bruit et troublait le calme de l'eau par des cercles qui allaient s'étendant presque d'une rive à l'autre; spectacle que la foule immense des arbustes occupant les gradins semblait applaudir.

Le sol tourmenté de cette région faite de sommets boisés, de pics rocheux, de pentes couvertes de bouleaux, de vallons en culture, semés de maisonnettes construites, sans ordre, suivant le caprice de chacun, donne l'impression de l'océan bouleversé par l'ouragan; les immenses vagues rocheuses sont couronnées de l'écume blanche des bouleaux, et, dans les gouffres béants, les toits des colons semblent des barques dispersées et balottées par la tempête.

Le vent glacé des jours précédents avait fait place à une brise tiède qui nous apportait par bouffées le reste des vapeurs qui s'élevaient des terres remuées pendant le jour. Une vie nouvelle et débordante remplissait la campagne. Le soleil avait comme à regret disparu de l'horizon, qui empourpré de ses derniers rayons laissait paraître des jets de flammes dans la dentelure des sommets. Le chant des oiseaux, le murmure des sources semblaient un message d'espérance et donnaient l'impression que le jour allait renaître. Sur les arbres et les buissons à demi noyés dans la vapeur vert tendre de la jeune frondaison, sur les clôtures, sautillaient encore des merles et des rouges-gorges, portant dans leur bec un brin de paille ou une plume; tous avaient l'air affairé des gens qui se savent en retard. Au milieu des champs, les charues reposaient, penchées dans un sillon non terminé, et les socs émergeant à demi lançaient des reflets d'or sous les feux du soir. Des bords des fossés, du tapis roux des chaumes et des prairies pointaient par milliers les lances fines et luisantes de la jeune herbe.

Qu'il était doux de goûter en marchant cette calme paix du premier beau soir de printemps. Mon âme bercée par la fraîche espérance se laissait emporter par de beaux rêves et tressaillait à cette vive exubérance, comme les bourgeons sous la poussée de la sève nouvelle. Au moment où j'allais m'engager sur la pente sinieuse d'un long coteau boisé, conduisant à une seconde plaine en culture, parmi les derniers chants du soir, je reconnus les mots d'une prière affaiblie par la distance. Aux voix graves des hommes se mêlait la note claire des timbres enfantins. Ces lambeaux de prières apportés par le vent laissaient dans le cœur la douceur d'une caresse. Les voix se taisaient un moment et reprenaient avec plus de vigueur: "Sainte Marie Mère de Dieu", pour s'éteindre graduellement et reprendre de nouveau ces paroles si pures

changées de si tendres souvenirs, que nous avons apprises sur les genoux de nos mères.

P[qu]é de curiosité, je hâtai le pas. Après un dernier détour, à l'entrée du second vallon, environné lui aussi de sommets arides, au pied d'une longue croix de bois un groupe de paysans priaient, agenouillé. La voix cassée d'une aieule toute menue et courbée dans son châle de laine noire, disait le chapelet et toutes les voix ensemble répondaient. Les yeux étaient fixés sur une statuette de pierre blanche représentant la Vierge immaculée portant dans ses bras son divin Fils.

La foi, la confiance et la paix, donnaient une douce onction aux voix d'hommes, aux accents purs des jeunes filles, aux timbres chantants des enfants; elles donnaient aux visages atattus par le labeur d'un long jour une expression de bonheur que l'on rencontre rarement. Je ne pus résister au charme de cette prière du soir au pied de la croix du chemin, je m'agenouillai comme eux et mêlai ma voix à ce pieux concert.

A genoux en trois rangs sur le sol battu par leurs aucêtres, comme ils étaient grands à mes yeux ces paysans vêtus d'étoffe ou de coton sombre, trempés de sueurs, leurs lourdes chaussures maculées de cette terre rougeâtre qu'ils avaient remuée tout le jour. Leurs cœurs avaient entendu les sons de la cloche égrenant son tendre appel sur toute la campagne et groupant les fidèles au pied de l'autel de Marie, chargée de guirlandes vertes émaillées des premières fleurs. Comme ceux qui vivent près du clocher, ils sont venus ici, à la croix, ajouter leurs voix au grand concert qui s'élève de tous les cœurs chrétiens vers la Reine de la Cour Céleste à qui l'on a consacré ce mois parfumé des fraîches senteurs du printemps égayé des premiers chants d'oiseaux.

Tandis que les cœurs s'élevaient bien haut vers le ciel, la brise séchait sur les fronts les sueurs d'un pénible travail. Quelque peu distraité, j'admirais ce tableau fait pour le pinceau d'un grand artiste: cette longue croix en bois ternie par la pluie, la lance portant une éponge, l'échelle, les fouets, la couronne d'épines et les clous fixés aux bras de la croix, la petite niche creusée dans le tronc de l'arbre du salut, protégeant par une vitre la statuette blanche, la petite clôture blanche à la chaux et le groupe absorbé dans sa prière. Les femmes sur une robe plus sombre portaient un tablier aux couleurs vives, leurs têtes étaient coiffées d'un mouchoir ou d'un large chapeau rougi par le soleil, les jeunes filles, en corsage et tête nue, avaient trouvé le temps de faire un bout de toilette, et, de leur teint rafraîchi se dégageait la senteur discrète d'une poudre parfumée. Cinq ou six enfants nu-pieds, en chemise ou en robe d'indienne décolorée, tout en priant, cachaient des brins d'herbes ou ramassaient de petits cailloux.

Quand le chapelet fut terminé, la même voix plus lente et plus saccadée dit par cœur la longue prière du soir, la touchante supplique pour les agonisants; l'on sentait alors des sanglots dans ces accents entrecoupés, et, son vieux cœur comptait sans doute, tout en priant, le nombre de ses proches dont elle avait cueilli le dernier souffle et fermé les yeux.

Après une dernière invocation tous se levèrent ce qui fit s'élever avec des cris aigus les derniers rouges-gorges sautillant sur les perches de cèdre de la clôture voisine et fuir avec de longs bêlements de frayeur les brebis et les agneaux qui regardaient, le nez en l'air, sans comprendre.

Hésitante d'abord, la voix pure d'une jeune fille entonna un beau cantique à la Reine des cieux. Toutes les voix en chœur reprenaient le refrain avec un entrain magnifique. Chacun mettait tout son cœur dans ce bonsoir à l'Etoile de la mer qui est

aussi l'étoile des vaillants colons dispersés dans les vagues rocheuses des régions du Saguenay. Tandis que les sommets à peine visibles dans la pénombre se répétaient les dernières paroles de ce vibrant cantique, après quelques familiers bonsoirs on se dispersa pour le retour.

Je regardai longtemps aller ces gens aux pieds alourdis par la fatigue, inconsciemment penchés en avant dans la marche, comme ils avaient fait tout le jour, par les pentes et les ravines, derrière la herse ou la charrue, ou dans les mille travaux de la ferme. Les vieux causaient des semailles commencées, de la température du lendemain, les mères s'enquéraient de l'état des voisines et de leurs enfants tandis que les enfants, ivres de cette exubérance qui faisait revivre les campagnes, couraient en criant dans le chemin, cueillant des violettes et chassant devant eux quelques génisses, attardées à brouter les premières pousses et les premiers brins d'herbe. Les jeunes gens et les jeunes filles avaient ralenti le pas et simulant la surprise de se trouver réunis, se saluaient par de tendres paroles, ils allaient derrière comptant les moments de cette intimité si vite troublée.

Que de charmantes idylles ont pris ainsi naissance, au retour de la prière du soir, quand les cœurs sont enchaînés par les fraîches senteurs du printemps et vibrent encore des derniers accents d'un pieux cantique !

Quand je songeai à revenir, les derniers éclats de voix s'éteignaient dans la campagne, la terre presque à notre insu s'était voilée des brumes du soir et dans le ciel teinté des dernières lueurs, de l'horizon brillait la clarté neuve des premières étoiles.

Quelle est douce au cœur la poésie de ces prières du mois de mai à la croix du chemin, quand le jour va s'éteindre, et ces accents pieux qui emportent avec eux les derniers chants et les derniers murmures ont un charme qui fait tressaillir.

Heureux paysans qui ne savez peut-être pas l'étendue de votre bonheur, gardez cette foi vive des aïeux et leur dévotion à la Croix du Chemin; c'est l'autel où vos cœurs isolés offrent l'encens le plus pure une fervente prière, un remerciement pour le jour qui finit, une demande pour un beau lendemain, une bénédiction sur vos travaux pénibles et quelquefois ingrats; c'est le temple qui a pour voûte l'azur empourpré des cieux et pour orgues, les mille voix de la campagne et les murmures de la forêt voisine.

Oui respectez-les toujours ces croix de bois, reliques du passé, ces croix taillées par la hache de nos pères, cette hache, amie de la croix du missionnaire, qui a fait battre en retraite la forêt sauvage et ses ombres malsaines; cette hache qui a dressé des autels au Dieu de miséricorde là où les indiens torturaient leurs victimes et s'abreuvaient de leur sang.

Que de longues veillées nos pères ont passé à façonner de leurs mains ces signes rédempteurs aux bras chargés d'instruments de supplice comme un arbre de ses fruits.

Relevez-les toujours quand le vent les renverse afin que leurs bras protecteurs étendent encore leur ombre bienfaisante sur nos campagnes; afin qu'elles protègent toujours le foyer rustique de ces colons au cœur robuste contre la folie qui trouble l'univers.

Je comprends maintenant que vous ne trouviez pas le pain trop dur, dans cet horizon sévère.

L'isolement n'est pas un malheur. Vous savez mieux que nous goûter la poésie de la grande nature, dans ces régions accidentées qui font les jambes, les bras et les cœurs solides comme les roses qui cachent le toit d'un voisin, encerclent vos champs et ornent l'horizon d'une dentelle bleue.

Les tempêtes passent sans ternir l'azur de vos lacs et sans troubler la paix de vos âmes.

Tant que vous saluerez en passant la croix de bois ternie par la neige et la pluie, tant que vous viendrez, après un long jour de labeur, remercier, demander, supplier au pied de ces reliques du passé les plus précieuses qu'ont laissées les aïeux, vous posséderez ce bonheur que tant envient et ne trouvent nulle part; parce qu'ils le cherchent ailleurs que dans la vie simple et parfumée par la foi robuste et les mœurs pures de nos ancêtres.

QUELQUES LIVRES DU TERROIR

Les lecteurs de la *Revue Bleue*, de *La Vie* et *Des Nouvelles Littéraires* ne sont pas les seuls à jouir, chez les nôtres, du délice que nous offrent la poésie et les romans de notre ami d'Auvergne Henri Pourrat.

MM. Paul Gauthier, Marius-Ary LeBlond et Frédéric Lefèvre auront beau s'efforcer de répandre comme ils le méritent les beaux livres de cet Ambertois que Paris ne déracine pas, ils n'auront pas eu jusqu'à la joie de l'introduire dans notre pensée canadienne, si friande des choses de la vieille France.

Car les livres d'Henri Pourrat, *Gaspard des Montagnes*, *A la Belle-Bergère* et *Les Montagnards* sont déjà sur la table de tous nos écrivains de goût et d'un grand nombre de nos lettrés au Canada français.

Il est des vins que tout le monde aime, des fleurs qui agréent à tous les regards et des âmes qui s'attirent toutes les affections. Dans les récits d'une simplicité touchante, dont s'ourdit le roman ou le poème de Pourrat, il y a je ne sais quel fluide sympathique qui nous grise l'esprit, nous remplit tout le cœur et nous mouille les yeux.

Et n'est-ce pas ici une chose merveilleuse que cette langue paysanne, évocatrice d'émotions qui nous restent communes, malgré la distance et le temps, par quoi nous sommes séparés de nos cousins de là-bas ?

Les livres d'Henri Pourrat, et ceux de Pesquidoux, de Pradean, de Jean Nesmy et de Charles Silvestre, comme les chansons de Botrel, nous auront rapporté notre âme, restée au pays des aïeux dans les plis du drapeau qui repassa les mers.

En écoutant parler les paysans du Livradois, en voyant la vallée de Lagat et les monts boisés du Forez, qu'illustre le peintre Angeli, nous éprouvons une indicible nostalgie dont la source remonte à trois siècles de nous, au temps des nobles aventuriers qui transplantèrent notre race sur les terres neuves d'Amérique. Et nous réalisons de mieux en mieux que le pays de Québec reste une province intellectuelle de la France.

C'est pourquoi nous avons foi et amour envers la langue qui est nôtre. Et nous voulons garder cette langue, simple, sincère, douce et fidèle à la pensée qu'elle interprète.

Car cette langue du terroir c'est la "langue mère", celle qui ne s'est point formée à l'école, ni à la cour, ni sur mer, ni dans les forêts, mais dans les champs, chez l'ouvrier, parmi le peuple, et qui garde toute la fraîcheur, toute la bonté et toute la force de nos aïeules inoubliées.

(Suite à la page 97)

PLAISANT PAYS DE QUÉBEC

LE PARC DES CHAMPS DE BATAILLE

Ce qu'on y voit; par Damase Potvin

Voilà quarante ans, Sir James LeMoynes, qui fut un intéressant chercheur historique et un antiquaire passionné, écrivait :

“Après le départ de notre garnison impériale en 1871. Le Canada confédéré accepta du gouvernement impérial plusieurs terrains qu’il mit en vente, entre autres ces lots sur la Grande Allée ou plusieurs amis du Progrès, ayant foi dans l’avenir ont érigé de belles terrasses qui enjolivent les abords de la cité, à partir des Buttes-à-Neveu jusqu’à la nouvelle porte Saint-Louis. Grâce aux honorables MM. Langelier, Shehyn, Garneau; grâce à MM. Hamel, Bilodeau, Joseph, Turcot, Duquet, Staveley, Roy, le “Nouveau Québec”, comme New Edimbourg se développe à côté de la vieille ville avec tant de rapidité que bientôt, quand le Parc projeté de la province de Québec, sous l’heureuse inspiration de MM. LeSage et Taché sera entré dans le domaine des faits accomplis, tout ce quartier deviendra, pour la vieille capitale, un vrai décor, objet d’intérêt pour les étrangers et d’admiration pour tout Québec.”

Ce “parc projeté de la province de Québec” dont parlait l’auteur des “Maples Leaves”, voilà quarante ans, est-il vraiment “entré dans le domaine des faits accomplis” et comme le concevaient MM. LeSage et Taché? Nous avons toutes les raisons de le croire puisque le Parc des Champs de Bataille Nationaux, commençant précisément à l’endroit où Sir James LeMoynes cite les noms des premiers propriétaires de la Grande Allée fait que cette dernière est, en effet, un “vrai décor, objet d’intérêt pour les étrangers et d’admiration pour tout Québec”.

Effectivement, une fois que le Parc des Champs de Bataille Nationaux sera terminé, l’entrée principale sera tout à côté des fortifications, à quelques pas seulement de la Porte Saint-Louis, un peu en arrière de la Croix-du-Sacrifice. C’est l’intention de la Commission du Parc d’ériger là une porte monumentale qui sera en harmonie par son architecture avec les constructions militaires voisines. Aussi lui donnera-t-on l’aspect d’une porte de forteresse flanquée de tourelles, couronnée de créneaux, percée de meurtrières et de machicoulis.

LE PROJET DÉFINITIF

Avant de nous enfoncer plus loin dans le Parc des Champs de Bataille et dans son histoire, disons ce qu’il sera quand aura été construite cette porte de l’entrée principale donnant juste au début de la Grande Allée.

De cette porte une large avenue se dirigera vers le fleuve, longeant les murailles de la citadelle, conduisant aux vestiges des anciennes fortifications qu’elle entourera. Cette allée donnera accès à une terrasse qui sera érigée sur le point culminant du Cap Diamant et d’où l’œil pourra embrasser un panorama unique au monde.

Deux des principales avenues du parc auront leur origine aux flancs de l’Allée dont il vient d’être question. L’une d’elles, du côté nord, longera la Grande Allée à quelque cinq cents pieds de distance et s’en ira rejoindre le tronçon déjà construit et qui fait parti de l’Avenue Lansdowne. A l’extrémité de cette dernière

avenue l’on voit le Monument Montcalm, œuvre admirable du sculpteur français, Paul Morin, le plus joli monument de Québec, dit-on avec raison. L’autre avenue, celle du sud, se dirigera, d’abord du côté de la falaise dont elle longera la crête passant au sud de l’Armurerie Ross, pour aller se raccorder, près de l’Observatoire, à la dernière partie existante de cette avenue qui aboutit à la Terrasse Grey. De cette dernière, située à peu près au centre des Plaines d’Abraham proprement dites, l’avenue se continue avec une courbe à l’ouest jusqu’au bord du Coteau Sainte-Geneviève traversant le Chemin Saint-Louis et se poursuivant par l’Avenue des Braves.

LA TERRASSE GREY

De belles et vastes proportions, la terrasse Grey rappelle, tant par ses lignes que par son aspect sévère, un bastion de forteresse. De là, le spectateur commande un très vaste horizon ayant à ses pieds toute la partie de notre “majestueux fleuve” qui s’étale entre l’Ile d’Orléans et le Cap Rouge. Puis à partir de là, l’avenue du sud contourne les “écarts” de l’historique Ruisseau Saint-Denis pour gagner l’Avenue des Braves jusqu’au monument de ces derniers.

A partir de l’extrémité sud de l’Avenue Landsdone, l’allée est construite et elle traverse l’ancienne ferme du séminaire de Québec, puis la plus grande partie des terrains où sont l’Observatoire et la Prison de Québec,—bien mal placée,—et parvient à un élégant rond-point où s’élève le nouveau monument Wolfe, où aboutit, partant de la Grande Allée encore une autre entrée du Parc qui est présentement l’entrée principale en attendant celle de la Porte Saint-Louis. De ce rond-point de Wolfe, une avenue demi-circulaire conduit à la Terrasse Grey dont nous venons de parler, puis de là au Chemin Saint-Louis, tout près de la propriété de Mérici pour, ensuite, se continuer,—avenue existante—jusqu’au Monument des Braves, sur le Chemin Sainte-Foy.

Près de cette Terrasse Grey, la Commission a fait placer un groupe de dix canons, précieux souvenirs historiques, don de M. H. M. Price. Deux de ces pièces d’artillerie se trouvaient, dit-on, sur le “Prudent” qui fut capturé et brûlé par les Anglais, à Louisbourg, en 1758; un autre fut trouvée en 1900, à l’Ile-aux-Œufs, Côte Nord, et était une épave de la flotte de Sir Howenden Walker détruite par la tempête en 1711. Et il y a là encore des canons, tout récemment montés et qui sont des souvenirs plus récents de la grande guerre de 1914-18.

La Commission, à l’origine du Parc, se proposait de conserver intact, tout en l’améliorant et en l’embellissant, le terrain des Plaines. Mais, pour des raisons particulières, elle a dû faire aplanir la partie du Parc appelée plus spécialement les Plaines et qui s’étend entre le Chemin St-Louis et la falaise du fleuve et, d’une extrémité à l’autre, de la prison à la coulée du ruisseau St-Denis. On a étendu là à peu près 100,000 verges de terre que l’on a ensemencée, transformant cette plaine en une immense pelouse bordée de beaux peupliers lombards et avec, tout autour, une allée pour les piétons.

Mais continuons de parcourir le Parc comme s'il était complètement terminé. D'un point de l'avenue demi-circulaire qui contourne la Terrasse Grey un chemin descendra vers la falaise jusqu'à la limite nord-est de la propriété Mérici et longera la crête de la Falaise sur toute la longueur des terrains Mérici pour aller se raccorder à la Côte Gilmour, près de l'endroit où Wolfe et ses troupes escaladèrent le rocher.

C'est à peu près à mi-chemin entre la Côte Gilmour et l'entrée du Parc, près de Mérici, que se trouve l'Avenue des Braves qui conduit du Chemin Saint-Louis au Chemin Sainte-Foy et de là au Parc Sainte-Foy avec le Monument des Braves à son entrée.

Ce petit Parc Sainte-Foy est un endroit charmant où tout concourt au plaisir des yeux, au repos et à la promenade. Le panorama que l'on y embrasse est d'une rare beauté et il y a là élégante terrasse et délicieuses avenues. Au bord de la falaise du Coteau Sainte-Geneviève, à l'extrémité du Parc Sainte-Foy, nous parvenons au bout du Parc des Champs de Bataille Nationaux. De la porte Saint-Louis, entrée principale du Parc, à la falaise de Sainte-Foy, nous avons parcouru plus de deux milles.

UNE ATTRACTION

Le Parc des Champs de Bataille Nationaux, encore qu'il ne soit pas encore terminé, est l'une des plus captivantes attractions de Québec. Il fait assurément honneur à la Commission qui en a l'administration et en dirige les travaux avec sûreté, goût et méthode. Il fait honneur à l'architecte-paysagiste, M. Todd, qui en a fait le plan et au surintendant actuel, M. E. Alter, qui en dirige les merveilleuses plantations selon les plans de M. Todd et selon le style que lui donne la nature elle-même.

Car il ne faut pas croire que le Parc des Champs de Bataille, à cause de son étendue, est un parterre de broderies, de style Renaissance en France ou en Italie, amalgame d'arrangements modernes, de corbeilles en mosaïculture ou en massifs-mosaïques. Il y aurait là, dans ce cas, manque absolu de goût et ennui continu chez le visiteur.

Ces parterres de broderies et de corbeilles en mosaïculture ne se conçoivent que dans les terrains de peu d'étendue comme, à Québec, aux alentours de l'Hôtel du Gouvernement où l'on a parfaitement réussi dans l'ancien style français, ou mieux encore, belge; parterre simplement destiné à l'agrément de la vue, pour "le plaisir des yeux", non pour la promenade et où la nature n'est à peu près pour rien; où toutes les plantations, à partir du laurier de grande taille jusqu'à l'althernanthera la plus pincée, semble et est, de fait, artificiel. Dans ces parterres, le sécateur du jardinier ne permet pas à une feuille de dépasser la voisine. Mais nous nous permettons de dire en ce qui regarde le seul jardin à Québec qui rappelle le style mosaïque, celui de l'Hôtel-du-Gouvernement, que M. Cholet donne, d'ordinaire plus de latitude à ses plantes et à ses fleurs; et c'est tant mieux. Il a été assez large pour que ses parterres ne soient pas de ces jardins guindés à la Pérac où dessins, plantations et garnitures, sont toujours invariablement les mêmes, d'un bout de l'année à l'autre bout. Dans les parterres et les jardins, comme ailleurs, il faut de l'imprévu. Or, pour cela, vive le style naturel!

Dans le Parc des Champs de Bataille, on a laissé la nature maîtresse à peu près absolue de la place. Et M. Alter, le surintendant, est rigoureux de ce côté; place à la Nature, libre de faire ce qu'elle veut et comme elle l'entend. Et il fallait, en effet, laisser... le champ libre—c'est le cas de le dire,—à cette artiste souveraine, dans le Parc des Champs de Bataille. Le terrain est étendu, irrégulier, accidenté, tout à fait propre, en somme, à l'établissement d'un Parc de style naturel. Et c'est ce qu'a immédiatement compris M. Todd, et après lui M. Alter;

tous deux ont eu à cœur de faire de ce parc monumental le plus beau du genre en Amérique et peut-être en Europe.

LES DEUX STYLES

Car, s'il y a plus agréable à l'œil, pour un instant, en arrangements modernes de mosaïculture, en parterre de broderies, en massifs et corbeilles mosaïques, à compartiments ou autres, il n'y a rien peut-être que l'on ne pourra jamais comparer, pour le plaisir de l'esprit et la parfaite satisfaction de toutes les aspirations humaines vers la Nature au Parc des Champs de Bataille Nationaux de Québec. Car ce parc tire toute sa beauté, pourrions-nous dire, de la nouveauté de son style, style absolument naturel, avons-nous dit. C'est, en effet, la nature seule qui est l'artiste du Parc des Champs de Bataille de Québec, l'homme n'est là que pour l'aider. Aussi, quels merveilleux effets! L'on s'ennuiera à parcourir souvent un parc de style anglais ou français, ce dernier fut-il orné des plus artistiques arrangements en mosaïques, parce que l'on y sent trop l'artificiel, la main de l'homme; mais on ne se lassera jamais de se promener dans un parc où la nature est laissée maîtresse, pas plus que l'on s'ennuiera de marcher en forêt. Le fait est qu'en Europe comme en Amérique, la mosaïculture est, aujourd'hui, loin d'avoir la vogue des siècles de la Renaissance ou du Moyen-Age. Les compositions de plantes vivaces se sont emparées de la faveur du public et des jardiniers qui tendent encore plus vers les parcs et jardins naturels. On parcourrait aujourd'hui les parcs publics du monde entier sans trouver trace des savantes broderies du Moyen-Age. Tout au plus trouverait-on, en certains jardins privés, comme un souvenir, ici et là, des anciens parterres de corbeilles à compartiments où tout était totalement artificiel et où les arabesques étaient formées de plantes taillées, pincées et repincées jusqu'à être totalement modifiées dans leur attitude, n'ayant plus d'autre emploi que de fournir des couleurs quand on leur permettait de fleurir.

Et c'est ce contrôle barbare sur les plantes qui a fini par déplaire au public. Il fut toujours évident, d'ailleurs, que les "amants de la belle nature", qui sont la majorité, ont toujours préféré avec raison à la mosaïculture ce qui est naturel ou semble l'être. Les amateurs aiment mieux les plantes pour elles-mêmes plutôt que leur association en des compositions plus ou moins savantes.

Voilà la raison de la beauté sans cesse renaissante, et qui ne laissera jamais, du Parc des Champs de Bataille de Québec où, du reste, même la mosaïque modern-style ne peut avoir droit de cité.

On ne l'a tolérée, d'ailleurs, qu'en deux ou trois endroits du Parc où elle avait, vraiment, sa raison d'être: autour du monument Wolfe et aux pieds du monument des Braves. Là, le surintendant s'est permis quelques arrangements de lettres et de devises en althernanthera versicolore et en lobelia. Dans tout le reste du parc, tout est naturel.

C'EST LA NATURE

Là où une fleur a voulu pousser, que ce soit ici où là, on l'a laissée faire et on lui a laissé toute la latitude voulue, qu'elle fut en avant, à côté ou en arrière d'un buisson. Tout ce que, d'une façon générale, on se contente de faire, est d'ornez de fleurs vivaces les verdure des buissons et des massifs d'arbrissaux ou d'arbres de façon à imiter la lisière d'une forêt, et cela sans le moindre souci de la symétrie, la nature étant là, comme ailleurs, le seul guide du jardinier. Aussi rien de plus enchanteur, de plus reposant pour les yeux et de plus satisfaisant pour le goût que ces bordures du Parc des Champs de Bataille de Québec. A

n'importe quel point d'une de ces bordures, où les yeux se portent, l'on voit d'abord un fond touffu d'arbres: érables, bouleaux, ormes, peupliers lombards; puis des arbrisseaux: lilas, chèvre-feuilles, sureaux, sumac-amaranthes, berbérias, hydrangéas, seringas, etc.; enfin, des fleurs vivaces au raz du gazon: pivoines, asters, campanules, digitales, salvias, phloxs, paléantus, pensées, etc., etc. Puis c'est une nappe de pur et tendre gazon jusqu'au prochain buisson qui apparaîtra, toujours en dépit de la symétrie, en travers, en zig-zag, comme la nature l'a fait pousser là. On remarquera surtout des buissons de chèvre-feuilles, de sureaux, de lilas de toutes les variétés. "Nous sommes dans la province de Québec", nous a dit M. Alter, "dans le pays des lilas; toutes les variétés y viennent à merveille."

Bref, à l'heure qu'il est, dans le Parc des Champs de Bataille Nationaux de Québec, l'on pourrait compter, le long de ces verdure dont nous venons de parler, plus de 125,000 pieds de plantes vivaces, et au-delà de 25,000 arbres et arbrisseaux. Tout le reste est en gazon; et tout cela pousse sans la moindre symétrie, sans la plus légère contrainte, le sécateur n'entrant en office que lorsqu'il y a nécessité de sauver un arbre ou un arbuste du dépérissement. Dans cette statistique générale des plantes du Parc, nous ne comptons pas les 10,000 plantes en pots: altheranthera, écheveria, lobelia, geraniums de toutes les variétés qui entrent dans les arrangements en mosaïciculture des entours des monuments Wolfe et des Braves et de la Terrasse Gray.

D'ailleurs, on peut concevoir jusqu'à quel point la nature est laissée libre dans ce parc quand on saura que le Parc des Champs de Bataille a une superficie de 225 acres et que pour l'entretien de cette étendue de terrain, durant la belle saison, la Commission ne dispose que d'un personnel de tout au plus une dizaine d'hommes, y compris les cantonniers.

IL FAUT UNE ÂME

Mais il faut une âme à ce Fontainebleau québécois; et il en a une, en effet, qui met de la vie partout, et une vie agréable, pas du tout monotone, où l'art humain et la nature trouvent à la fois leur compte et travaillent en parfaite harmonie, sans jamais le moindre désaccord.

Et cette âme, c'est M. E. Alter, jardinier suisse, naturalisé depuis longtemps canadien, et que la Commission du Parc a heureusement choisi pour garder ce précieux coin de Québec, historique, après que M. Todd en eut dessiné le plan et assuré les beautés naturelles. M. Alter est un amant fervent de la belle nature dont il connaît à fond les trésors et les ressources; il sait à bon escient exploiter les uns et les autres au profit du Parc où il est à sa place, comme dans son propre domaine, et dont il connaît par cœur tous les recoins, tous les plus minutieux aspects. Aussi a-t-il soin de ne pas cultiver dans un coin de bordure où règne l'ombre, des plantes qui demandent surtout du soleil et vice-versa. Voilà pourquoi les variétés de fleurs et d'arbustes que cultive M. Alter à Québec sont peut-être les plus belles de toute l'Amérique. Notamment, on ne trouvera pas ailleurs que dans le Parc des Champs de Bataille Nationaux, des variétés plus pures de lilas et de pivoines. Les verdure sont un enchantement continu pour les yeux. Il sait faire pousser un arbre là où il manque et un arbuste où il faisait défaut.

Mais M. Alter ne veut pas s'attribuer à lui seul la beauté pittoresque que présente l'aspect général du Parc des Champs de Bataille. Il en accorde le mérite à celui qui en a tracé les plans lors de son établissement, M. Todd, architecte paysagiste, de Montréal. Quant à lui, il se contente, dit-il, de suivre et d'aider le travail de la nature.

LES DEUX PARCS

Le Parc des Champs de Bataille comprend deux parties distinctes, et surtout très différentes en étendue; elles sont reliées entre elles par une superbe avenue que la Commission a eu l'heureuse idée de nommer l'Avenue des Braves. La partie que l'on pourrait appeler le *Parc des Plaines d'Abraham*, une fois terminée tel que projeté, s'étendra, du sud de la Grande Allée depuis les fortifications jusqu'à la Côte Gilmour inclusivement, soit sur une longueur d'un peu plus d'un mille et demi, et couvrira une étendue d'environ 210 acres; puis, il y a cette partie maintenant connue sous le nom de *Parc Sainte-Foy*, située au nord du chemin de ce nom.

Le Parc Sainte-Foy a pour motif d'ornementation unique le monument des Braves et la Terrasse avec kiosques qui bornent la place du monument, du côté de ce parc Sainte-Foy proprement dit. Ce dernier est, peut-on dire, du style le plus naturel. L'on n'y voit pas même une seule fleur. C'est seulement un massif de verdure que traverse une avenue circulaire faisant le tour complet de ce parc. Mais quelle variété de nuances dans cette verdure où l'on n'aperçoit en dehors des verts, que, ici et là, les touffes vieux rose du chevre-feuille. C'est ici l'imitation de la forêt dans tout ce qu'elle a de pittoresque, notamment à sa lisière... Les merles et les fauvettes semblent là à l'aise, bien chez eux.

Parfois l'on aperçoit, dominant cette miniature de bois, quelques hauts représentants du peuple des grandes forêts du nord: ici, l'éventail touffue d'un frêne ou le front argenté et bombé d'un bouleau; là, la tête audacieuse d'un chêne; puis ce sont des massifs d'érables qui agitent comme désespérément leurs touffes de feuilles à trois pointes, ou encore des cônes rugueux de sapins et d'épinettes bleues. Et l'on se sent monter au cœur une émotion sincère devant la noble stature de ces vieux témoins des jours héroïques de ce coin de terre québécois qui vit deux peuples aux prises. Par les jours de grand vent, le groupe compact des arbrisseaux, à leurs pieds, s'agite en soubresauts violents, révérences répétées mille fois en une heure devant ses grands ancêtres qui symbolisent la force et le souvenir...

Et c'est bien surtout le Souvenir que signifie ce Parc des Champs de Bataille Nationaux.

On ne saurait mieux comparer l'absurdité des demi-mesures qu'à celle des mesures absolues.

(Suite de la page 94)

Notre ami Damase Potvin a condensé, dans l'avant-propos de son *Français* toutes les raisons pour lesquelles Henri Pourrat s'est fait l'apôtre de ce parler franc du terroir. Et l'écrivain qui met sa plume au service d'une cause si grande aura la gloire d'être béni et recherché par tous les peuples d'esprit gaulois et de culture latine.

ALPHONSE DESILETS.

LA REVUE DES LECTURES



LE FRANÇAIS

ROMAN PAYSAN DU "PAYS DE QUEBEC"

par DAMASE POTVIN.

par

AIME PLAMONDON

Vous trouverez peut-être qu'il y a depuis quelques années un peu trop d'œuvres dites "du terroir" Moi de même. Vous êtes d'avis, sans doute, que nos écrivains, à mesure que s'agrandit le cycle de leurs connaissances psychologiques et scientifiques, à mesure que se fortifie et s'affermite leur culture générale, devraient tâcher de nous donner des œuvres d'une portée plus universelle, d'un caractère moins restreint? C'est exactement ma conviction.

Seulement, irez-vous jusqu'à prétendre qu'il faille frapper d'une prescription sans appel ceux de nos artistes qui, ayant orienté une carrière honorable, et déjà parfois assez longue vers la description des mœurs et des usages de chez nous, vers l'analyse approfondie des âmes de "nos gens", croient devoir continuer à pousser vers plus de perfection leur laborieux effort, laissant à d'autres le soin de nous donner les œuvres à grand étalage qu'ils ne sentent eux-mêmes ni le goût ni la faculté de produire? Je suis bien sûr que telle n'est pas votre pensée, car je serais contraint, à ce tournant, de vous fausser, bien à regret, compagnie.

Et en vous parlant ainsi, lecteur ignoré, lectrice inconnue, qui synthétisez une classe, qui symbolisez une doctrine, sachez que je songe particulièrement en ce moment à M. Damase Potvin et à sa dernière œuvre romanesque "Le Français", qui vient de paraître en librairie.

La carrière de M. Potvin en est une simple et harmonieuse au possible. Elle se déroule droite et plaisante comme une de ces belles routes de campagne qu'il aime tant et qui traversent souvent sans un détour, sans une courbe, nos beaux villages paisibles, bordées uniformément de chaque côté de maisons coquettes et d'arbres majestueux.

De son premier livre à l'œuvre importante qu'il vient d'achever, en passant par une multitude

imposante de nouvelles, chroniques et fantaisies, M. Potvin n'a écrit que pour faire mieux connaître et aimer chez nous et à l'étranger notre cher pays de Québec et ses habitants. Il a voulu toujours et partout célébrer les beautés sublimes de nos paysages agrestes, les aspects variés de nos champs, de nos lacs, de nos rivières. Il s'est fait le chantre amoureux, enthousiaste, des traditions ancestrales conservées avec vénération dans nos campagnes, des mœurs simples et saines de nos laboureurs, de leur existence heureuse, libre et joyeuse, loin des tracasseries des villes et de leurs asservissements.

Mais, hâtons-nous de le déclarer, jamais encore l'écrivain ne nous avait offert un tableau aussi complet, aussi soigneusement brodé, jamais il ne nous avait fait assister à un conflit d'âmes aussi fouillé, aussi dramatique que dans "Le Français" où il semble qu'il a voulu se recueillir pieusement pour nous offrir un échantillon essentiellement caractéristique et durable de ses aspirations, de sa manière, de son art.

Pour ma part, moi qui n'aime pas outre mesure, je m'en accuse une fois pour toutes, les idylles campagnardes, les peintures des paysages, des travaux et des plaisirs champêtres, et qui suis, je l'ai dit plus haut, assez près d'être rassasié des œuvres consacrées exclusivement au terroir, j'ai commencé avec quelque appréhension la lecture de l'aventure sentimentale de Marguerite Morel et de Léon Lambert, "le Français" au père Jean-Baptiste Morel.

Mais je n'avais pas parcouru cent pages du volume que je me suis senti pris, entraîné, par la narration de M. Potvin et que j'ai tourné et tourné les pages, ayant complètement oublié qu'il s'agissait de la campagne et d'une œuvre strictement du terroir. M. Potvin avait gagné la partie, je ne le lui envoie pas dire, suivant une habitude qui m'est chère; il m'avait intéressé, amusé, séduit,

et je l'ai suivi jusqu'à la dernière ligne de son beau récit, sympathisant avec ses héros, souffrant de leurs angoisses, communiant à leurs joies et finalement m'associant de grand cœur à leur bonheur final.

Je ne vous raconterai pas le roman, car vous allez le lire sans tarder, il faut que vous le lisiez, pour votre bon plaisir d'abord et ensuite pour la récompense de M. Potvin. Et, qui que vous soyez, vous ne regretterez pas l'aventure.

Vous comprendrez alors que si bon nombre d'œuvres du terroir nous paraissent fades et, disons le mot, ennuyeuses, c'est qu'elles sont mal faites tout simplement. Vous vous réjouirez de rencontrer un auteur de chez nous qui adore son pays, au point d'en décrire un coin particulier avec un amour, une délicatesse, une vérité qui ravissent et émeuvent tout à la fois. Vous serez contents et fiers de voir vivre sous vos yeux, en chair et en os, des vrais cultivateurs ayant pour la Terre un culte entier, absolu, qui n'admet aucun compromis, aucune concession. Car vous trouverez tout cela et d'autres choses encore dans le livre de M. Potvin qui vous feront vous avouer une fois de plus que nous avons maintenant chez nous des romanciers tout comme nous avons des poètes et des historiens.

Bien entendu, vous n'aurez pas seulement des sujets de contentement en lisant "*Le Français*". Il vous arrivera même de céder parfois à des mouvements d'impatience, presque de colère, en rencontrant ici et là dans l'œuvre de coupables négligences de style, des insuffisances d'observation, des lacunes de construction. Et, à ces moments, vous serez d'autant plus fâché que vous savez fort bien que, s'il le voulait, M. Potvin pourrait faire mieux, qu'il n'aurait qu'à labourer certains endroits, à en herser d'autres, enfin à "ameubler" plus complètement sa bonne et franche terre pour s'assurer une récolte plus égale, moins mêlée.

Mais M. Potvin vous objectera, il me l'a déjà objecté maintes fois, qu'il n'est pas et ne veut pas être un styliste, qu'il ne pose nullement au psychologue fin de siècle et qu'enfin il vise uniquement à écrire pour le bon public des récits simples et substantiels comme les contes émouvants que narrent, dans les "veillées", les vieux de nos campagnes dont il excelle à nous tracer de si fidèles silhouettes.

Et après tout, il n'a peut-être pas tort, et je suis bien sûr que les neuf dixièmes des lecteurs se moquent joliment du mot rare, de l'épithète originale, de la construction savante, s'ils trouvent dans le livre qu'on leur présente une action réelle, des pensées intéressantes et des épisodes attachants. C'est pourquoi je ne me sens pas la force d'insister

autre mesure sur le chapitre des reproches et je préfère redire à M. Potvin combien il nous fait plaisir de saluer en son nouveau roman une des œuvres les plus complètes et les mieux venues de notre littérature régionaliste. Et pour bien préciser, puisque j'emploie ce mot de régionalisme, je prétends qu'il nous a rarement été donné chez nous de voir un de nos écrivains réussir à ce point à identifier l'âme de ses héros et la trame de son récit avec l'aspect particulier des lieux où il situe son intrigue. De plus, cet aspect des lieux varie avec les saisons et les changements de température et cette variation a son reflexe dans les sentiments et l'humeur des personnages en scène.

Voilà, certes, de l'art véritable et dont nous ne saurions faire trop grand cas parce qu'il est encore rare chez nous. Ne serait-ce qu'à ce point de vue. "*Le Français*" de M. Damase Potvin marque certainement une date, une heureuse date dans l'histoire du roman canadien-français.

Posons donc joyeusement une pierre blanche et demandons à l'auteur qui vient d'immortaliser notre lointain Témiscamingue de se tourner maintenant vers une autre région de notre cher "pays de Québec" et de nous en faire prochainement une description glorieuse et colorée à travers les mailles d'un délicieux récit. Ce sera bien là une excellente et patriotique manière de nous enseigner à la fois l'histoire et la géographie.

SOUVENIR

SOUVENIR DU GRAND PÈLERINAGE DE L'ANNÉE SAINTE — (in-8, 108 pages), par J.-D. Dufour.

Combien de catholiques auraient voulu joindre les heureux pèlerins qui, le printemps dernier, s'embarquaient à Montréal et à Québec, pour aller à Rome, en particulier, à l'occasion du 22e Pèlerinage Canadien! Pas moins de 150 voyageurs partirent, le 5 mai, à bord du "Minnedosa", l'un des paquebots du Pacifique Canadien, pour aller aborber en France, à Bordeaux, et continuer, peu après, jusqu'à la Ville Éternelle. L'agence Jules Hone avait la direction du voyage et Mgr J.-H. Prud'homme, évêque de Prince-Albert et de Saskatoon, était chargé de la direction spirituelle des pèlerins.

Pendant deux mois, nos compatriotes parcoururent l'Europe et revinrent chargés de souvenirs. L'un d'eux, M. J.-D. Dufour, professeur à l'École Normale de Sherbrooke, eut la bonne pensée de tenir un journal, et, se rendant aux instances de ses amis, il a consenti à en donner un sommaire, dans lequel il fait passer son enthousiasme, son ardeur juvénile et sa solide foi catholique. Professeur de carrière, M. Dufour parle et écrit toujours comme un professeur à la tribune. Sa parole est simple, imagée et remplie d'enseignements qui meublent l'esprit et nourrissent l'âme à la fois. Qui veut passer quelques heures délicieuses et faire, par l'imagination, le grand Pèlerinage à Rome, n'a qu'à se procurer la brochure bien illustrée de M. Dufour, à l'École Normale de Sherbrooke.

G.-E. M.

L'OMBRE DU BEFFROI

Roman d'aventures canadien, par Madame A.-B. Lacerte.
Editions Edouard Garand, 1530 rue Sainte-Elizabeth, Montréal.

Voulez-vous lire un extraordinaire roman d'aventure ? Procurez-vous "L'Ombre du Beffroi", nouveauté sensationnelle parmi les récentes livraisons montréalaises, éditions Edouard Garand. Mais il convient de prévenir le lecteur que ce n'est pas une œuvre à parcourir superficiellement : à moins d'être doué d'une exceptionnelle mémoire, on fera bien de noter sur une feuille les multiples personnages qui se rencontrent au cours des cinq parties du livre, parties divisées elles-mêmes en chapitres dont les titres seuls annoncent une matière extrêmement abondante.

Il y a des romans dont les personnages, en nombre limité, sont bien définis dès le début et évoluent ensuite harmonieusement, dans une progression logique : ce sont les romans de "caractères" ou même les romans de "mœurs", où les faits prennent naissance dans les âmes, dans les passions de quelques êtres humains mis sous nos yeux. Mais ici, rien de tel : c'est une intrigue touffue qui requiert, presque jusqu'au bout, des types complètement nouveaux ; l'auteur lui-même, une femme, intervient dans le récit, fournit des explications et semble dire, à chaque tournant dangereux : "Prenez garde, ami Lecteur ! Faites bien attention à ce qui précède et à ce qui va suivre !"

*
* *

C'est qu'aussi bien, nous sommes dans un imbroglio terrible : une mère a mis au monde deux filles jumelles ; l'une d'elles passera pour morte jusqu'à la fin, et la mère succombe à son désespoir. Les narcotiques, la morphine, jouent un rôle prépondérant dans ce drame compliqué à plaisir ; on est transporté dans un monde fantasmagorique de visions, de rêves, de cauchemars ; ces fantômes donnent le frisson. On se croirait dans les "Contes de mille et une nuits" ; Mme Lacerte, à défaut de ce recueil, semble avoir lu Walter Scott, George Sand, ou peut-être Ponson du Terrail.

Et pourtant, toute cette humanité fiévreuse ne s'agit que pour nous amener à la reconnaissance finale, où toutes les terreurs seront apaisées ; il faut veiller simplement à ne pas perdre le fil conducteur, le fil d'Ariane tendu à travers ce labyrinthe. Si vous êtes distrait en parcourant un alinéa, vous voilà égaré, comme dans une suite de théorèmes qui seraient rigoureusement enchaînés entre eux, et dont vous auriez négligé une seule proposition : tout l'édifice croule si une seule pierre vient à manquer. Le fameux "beffroi", théâtre principal de cette palpitante histoire, se trouve dans une sorte de forêt vierge, au nord de la province d'Ontario ; malheur à qui s'écartere des quelques sentiers qui viennent d'être tracés dans les alentours !

Les événements empiètent les uns sur les autres, se compliquent, se compliquent, s'enchevêtrent, pour tenir la curiosité en éveil. Essoufflé, bouleversé, vous croyez avoir trouvé la clé de l'énigme, lorsqu'un nouveau danger surgit tout-à-coup. La tête tourne, on est pris du vertige qui trouble toutes les têtes en action dans ce féerique spectacle.

*
* *

C'est assez dire que l'ordonnance du récit est par trop fantaisiste ; il y a là plusieurs romans en un seul ; c'est un terrain encombré de broussailles, un maquis presque inexploré. Les grandes voies de communication ne sont pas loin, puisqu'une catastrophe de chemin de fer orne la couverture du livre ; mais les personnages n'empruntent les chemins battus qu'à titre exceptionnel. Le décor rappelle les "pampas", tout aussi bien que les forêts du nord de l'Ontario ; nous perdons presque tout contact avec la réalité canadienne.

Outre cette question de couleur locale, il y aurait beaucoup à dire sur les acteurs du drame. Pour qu'une action garde son unité, même dans les aventures les plus imaginaires, il ne faut pas multiplier à l'excès l'élément humain ; les individus rencontrés chemin faisant, au hasard, ne doivent jouer qu'un rôle secondaire, se tenir au second plan, pour faire mieux ressortir les rôles principaux ; ce sont des comparses qui ne reparaissent plus, leur mission une fois remplie ; inutile donc d'insister sur leur physiologie physique ou morale. Ne rien sacrifier, vouloir tout dire, c'est souvent dire trop.

Les plus larges tableaux des grands maîtres, en peinture, ont toujours un centre vers qui tout converge ; là, nombre de figures ne frappent pas le regard de prime abord ; elles sont laissées dans la pénombre, tandis que les individus les plus significatifs émergent du groupe, si dense soit-il. Les mêmes règles s'appliquent à un récit bien conçu. Si l'on disperse l'attention du lecteur, l'effet risque d'être manqué : les impressions violentes, quand elles sont continues, se contrarient et se neutralisent les unes les autres.

Mme A.-B. Lacerte avait la matière d'une œuvre lumineuse, malgré les quiproquos qui sont le fond même de son drame. Une adorable jeune fille, un jeune homme très épris, un père complaisant, une fille du voisinage, féroce ment jalouse, au point de devenir venimeuse à l'égal d'une vipère, quelques tantes ou cousines qui apparaissent dans les entours, un beffroi mystérieux où se cache le fantôme à découvrir, quelle histoire prenante ! Il suffisait de développer ce thème, d'en élaguer tous les traits parasites, ou tout au moins de les reléguer à l'arrière-plan.

*
* *

Il ne s'ensuit pas, tant s'en faut, que l'œuvre soit d'une valeur médiocre : tout ce qu'on vient de voir prouve qu'elle est trop riche, ce qui est bon signe pour l'avenir ; c'est le péché des meilleurs écrivains à leurs débuts ; en l'espèce, il vaut mieux pêcher par excès que par omission. Dûment averti, le lecteur éprouvera une délectation peu banale à pénétrer dans les profondeurs terrifiantes de ce pandémonium, à pleurer sur le sort d'une mère plus faible que coupable, à trembler avec un père aimant pour la vie de sa fille qu'il croit unique, à écouter le tocsin du beffroi, à partager enfin toutes les tortures des êtres de chair et d'os qui se meuvent dans ce tourbillon infernal. Sorti de ce chaos, on savoure d'autant mieux les joies et les triomphes des héros sympathiques du roman. Il y a, malgré tout, pour reposer le lecteur, quelques scènes d'une douceur exquise, scènes tendres dans l'intimité de la famille, scènes brillantes dans un monde riche et cultivé.

Une leçon paraît se dégager de tout ce tintamarre enveloppé de somnambulisme : le danger des narcotiques. Il en est assez question à l'heure présente pour que ce roman soit des plus actuels. Comme si l'ébranlement produit par les trépidations de la vie moderne ne détruisaient pas déjà suffisamment l'équilibre du système nerveux, l'alcool a mis le paroxysme aux passions malsaines, et l'opium, l'éther, la morphine ont conduit cette dégénérescence jusqu'à la folie. Mme A.-B. Lacerte a voulu sans doute ajouter ses avertissements aux cris d'alarme des sociologues et des moralistes. On ne peut que l'en féliciter, tout en désirant une note plus chrétienne.

Au surplus, la leçon est donnée en un style qui tranche sur la forme négligée dont se revêtent trop souvent de semblables productions. La langue est ferme, la phrase généralement souple et harmonieuse. C'est à peine si l'on relève quelques anglicismes ou impropriétés de termes. Ces qualités appellent l'indulgence sur les obscurités signalées plus haut. Au demeurant, cette sorte de Préface que nous venons d'écrire ne pourra que débayer le terrain et ouvrir la porte aux amateurs de belles aventures. Ils sauront d'avance, en tout cas, que ce livre est animé d'une vie exubérante et qu'il décèle, chez son auteur, une verve fougueuse et irrésistible.

Abbé F. CHARBONNIER.

LES ROIS AVEUGLES

Roman par Jacques Kessel et Hélène Iswolsky, prix 7.50 francs "Les Editions de France", 20 Av. Rapp.)

Comme les auteurs le déclarent dans leur avant-propos, ce roman est vrai de la première page à la dernière. Avec une patience, une conscience et une pénétration parfaites ils ont analysé toutes les sources qui se rapportent aux mois qui précéderent la révolution russe.

Au cours d'un récit romanesque passionnant, ils ont réussi à peindre la fin d'un monde, d'une société, d'une dynastie. Assurés de dire la vérité, ils n'ont pas hésité à mettre en scène le tzar Nicolas II, l'impératrice, Raspoutine.

Ces personnages inoubliables se mêlent aux amours douloureuses de Lise Donskaïa, séduite par le mysticisme de l'impératrice et le magnétisme de Raspoutine, et de Georges Doline, jeune officier de la Garde, qui, poussé au désespoir par l'écroulement d'une monarchie qu'il adore, prend part au meurtre du magicien.

Et désormais ce dernier hantera les imaginations, car jamais la mystérieuse figure de Raspoutine, l'envoûteur lascif, n'a été peinte avec tant de force, d'acuité et de simplicité. Ses débauches, sa luxure et sa mort sont des pages où la psychologie du romancier a su tirer des données de l'histoire un personnage légendaire et définitif.

J. Kessel n'a que vingt-sept ans. Mais peu d'hommes mûrs ont eu une existence aussi riche d'aventures et de travail que la sienne. Le voyage l'a, pour ainsi dire, marqué dès sa naissance. Né de parents russes en Argentine, il traverse bientôt l'Océan. Après divers séjours en Russie, sur les bords de l'Oral, à la limite même de l'Asie et l'Europe, sa famille vient se fixer en France. J. Kessel y fait toutes ses études, y compris la licence es lettres et le diplôme d'études supérieures avec une thèse sur Alfred de Vigny. Mais en même temps il collabore régulièrement—depuis l'âge de dix sept ans—aux *Débats*, passe un concours de comédie au Conservatoire, joue à l'Odéon, à la Renaissance. A dix-huit ans, il s'engage. L'aviation l'attire. Il y combat pendant deux années. Le jour même de l'armistice, envoyé en mission à Vladivostok, il s'embarque pour l'Amérique et par les îles Hawaï et le Japon atteint la Sibérie. Démobilisé, il revient par la Chine, les Indes, la Mer Rouge, bouclant ainsi la boucle du tour du monde.

Revenu à Paris, il fait du grand reportage. Irlande, Russie, autant de missions dangereuses et d'où il rapporte des articles éclatantes de couleur et de force. Ces qualités se retrouvent jointes à un don étonnant de conteur dans les deux livres publiés, par lui jusqu'ici: *la Steppe Rouge* et *l'Equipage*. On sait le succès qui accueillit cette sobre épopée de l'aviation. L'aventure fantastique du dernier tzar et le personnage mystérieux de Raspoutine étaient bien faits pour tenter le jeune romancier passionné d'aventures et à qui sa connaissance parfaite de la langue et des âmes russes permettait d'explorer le trouble domaine des *Rois Aveugles*.

—o—

LA VIEILLE ANGLETERRE

Etude historique par M. Alphonse Gagnon avec préface de l'hon. Ths Chapais, Imprimerie des Sourds-Muets, Montréal, 1925.

M. Alphonse Gagnon, que nous pourrions qualifier avec raison de "notre Benedictin québécois", a fait paraître, voilà quelques semaines, un nouvel ouvrage qu'il a ajouté à la déjà longue série de ses instructifs écrits. Le titre du nouveau volume de M. Gagnon est *La Vieille Angleterre* et l'on en a dit déjà beaucoup de bien.

M. Gagnon s'est fait par ses écrits un consciencieux éducateur. Aussi son nouveau livre est-il destiné à mieux faire connaître parmi les nôtres l'histoire des différentes institutions qui ont

fait l'Angleterre et l'historique des phases diverses de l'histoire de notre mère-patrie au cours des derniers siècles.

La lecture de *La Vieille Angleterre* présente un vif intérêt aussi bien à cause du groupement heureux des faits que veut souligner l'auteur qu'à cause du style simple et clair, exempt de toute recherche agréable.

C'est de plus, un bon travail d'historien que nous présente M. Gagnon qui n'en est pas, du reste, à ses premières armes, de ce côté. A ce sujet, voici ce que lui écrit, dans une lettre-préface, l'hon. Thomas Chapais:

"Et maintenant je viens vous dire en toute sincérité que vous avez fait là une œuvre consciencieuse, sérieuse et intéressante à la fois. Dans la partie historique, vous manifestez une érudition de bon aloi. Vos autorités sont sûres et vous savez les utiliser. Le chapitre relatif à la Réforme est d'importance capitale. Vous y faites ressortir en termes frappants comment la révolte de Luther a sapé par sa base cette institution grandiose qu'on appelait la Chrétienté. Ce résultat désastreux a été accentué par le séparatisme protestant institué en Angleterre sous Henri VIII."

Et l'hon. M. Chapais souligne, par ailleurs, fort justement l'importance de l'œuvre générale de M. Alphonse Gagnon, œuvre trop ignorée et dont l'effort constitue un admirable exemple à notre jeunesse:

"En parcourant les pages de votre nouveau livre", dit encore M. Chapais "j'évoquais dans mon esprit toute la série de vos travaux. Je crois bien que je suis un de vos plus anciens lecteurs. Je me rappelle vos premiers écrits, publiés dans la *Revue Canadienne*, il y a une quarantaine d'années. Quelque temps après, vous les réunissiez en volume sous le titre de *Nouvelles et Récits*. Et, depuis lors, en dehors de vos devoirs officiels, que vous avez toujours remplis fidèlement, vous avez voué votre vie au labeur intellectuel. Vos loisirs ont été incessamment laborieux, et ils ont été féconds, on peut s'en convaincre en parcourant la liste de vos ouvrages.

"Plusieurs de ceux-ci ont eu pour objet des recherches archéologiques où vous avez acquis une compétence reconnue. Elle vous a valu d'être reçu membre honoraire de la Société Académique d'Histoire Internationale, société fondée à Paris, en 1903, sous la présidence d'honneur de Mistral.

"Mais vous n'avez pas voulu vous confiner dans ce domaine un peu spécial et fermé au commun des mortels. Vous avez eu l'ambition de faire du bien, et vous avez publié des livres à portée sociale, comme le *Secret du Succès*, traduit de l'abbé Feeney, et à portée religieuse, comme *La Lumière visible*, qui est un traité d'apologétique. Voici maintenant que vous nous présentez un nouveau livre, où la lumière de l'histoire vous sert à éclairer les problèmes de l'heure actuelle. Et je sais que d'autres travaux préoccupent en ce moment votre esprit."

M. Alphonse Gagnon, par ses écrits, ne fait pas seulement œuvre d'historien, d'archéologue, d'éducateur en général; il fait aussi œuvre d'apôtre.

Voici, ce qu'en disait la *Presse*, dans un article éditorial, lors de la parution de *La Vieille Angleterre*:

"On retrouve dans l'ouvrage de M. Gagnon les mêmes qualités de travailleur consciencieux et d'écrivain agréable qui distinguent ses productions antérieures. L'auteur s'attache à dégager les leçons convenables de la masse d'événements d'où est sorti l'Empire britannique. M. Gagnon ne se contente pas d'écrire pour le plaisir qu'il y goûte. Il fait œuvre d'apôtre. Ainsi, après avoir montré les différents courants auxquels a obéi la vieille Angleterre, et avoir particulièrement marqué l'influence du christianisme sur les destinées du Royaume britannique, il souligne les tendances modernes de ce pays, tant dans le domaine religieux que dans le domaine politique, accordant une attention spéciale aux relations de la métropole avec ses dominions."

De telles œuvres, nous le répétons, sont trop peu connues, trop ignorées. Elles seraient pourtant un si bel exemple à la jeunesse studieuse qu'elles encourageraient à entreprendre et à poursuivre

jusqu'au bout, avec cette patience de Benedictin qu'y met M. Gagnon, des études sérieuses, utiles, propres à développer notre culture, à nourrir notre esprit et à élever notre âme.

D. P.

UN ROMANCIER PEU POLI

Tous les journaux du Canada Français ont vanté à qui mieux mieux le grand romancier américain, James Oliver Curwood qui, arrivant d'Europe, était, tout récemment de passage à Québec. Quelques-uns à cette occasion ont rappelé que Curwood dont on a traduit en France, les principaux ouvrages *Le grand Silence Blanc*, *Rari Chien-Loup*, *Le Piège d'Or* et d'autres encore était depuis quelque temps la coqueluche de la France intellectuelle et que l'on n'avait pas tort d'admirer ses livres; d'autres ont déclaré que Curwood était l'un des plus grands écrivains animaliers du siècle, un rude émule de Jack London, de Louis Pergaud et d'autres encore—enfin, annonçant que James Oliver Curwood préparait une série de romans sur la période première du Canada,—le Canada Français, quoi! — des journaux ont exprimé l'honneur d'avoir été choisis pour thème d'une série de romans dont l'auteur était en passe de devenir l'une des gloires de la littérature mondiale.

Vrai, nos journaux et, partant notre population, — si tant est que ces derniers reflètent l'opinion de la province, — ont été fort polis envers James Oliver Curwood.

Par contre, Monsieur James Oliver Curwood ne l'a guère été à notre égard. Il est vrai que M. Curwood n'a pas dû perdre guère de temps à lire les compliments que nos journaux lui décernaient lors de son passage à Québec, puisque M. Curwood ne sait rien de la langue française. En effet, le romancier du *Piège d'Or*, lors de son récent séjour en France n'a pu causer avec les littérateurs français ou donner des interviews aux journalistes que par le ministère de l'un de ses traducteurs, M. Louis Postif.

M. Curwood ne connaissant rien de la langue française n'a donc pu lire les compliments qu'on lui a décernés. Aussi, peu embarrassé, par au moins ce que lui eut dicté sa part de l'échange de bons procédés, M. Curwood, dans une nouvelle que publie *The Copp Clark Company* de Toronto, sous le titre de *The Ancien Highway*, — *a novel of Quebec* — ne se gêne pas de dire que grâce au gouvernement de la province de Québec et au peuple de cette province, le "graff" dans les cercles administratifs, est devenu comme un fait établi... et de faire croire que le type canadien-français rappelle par plus d'un point les mastodontes des temps préhistoriques.

M. James Oliver Curwood avait-il déjà exprimé son opinion sur le gouvernement de notre province, lorsque au printemps de l'année dernière, il venait solliciter — avec force compliments et réserves, — du premier ministre, l'hon. L.-A. Taschereau, des lettres d'introduction pour les autorités des paroisses du nord-ouest du Lac Saint-Ian où il voulait aller faire des études de mœurs en vue de son roman canadien dont il va commencer prochainement la publication dans un Magazine américain et qui s'intitulera *Le Chasseur Noir*?

Si vraiment M. James Oliver Curwood, si grand romancier qu'il soit, veut qu'on continue à être poli à son égard, il sera important pour lui qu'il commençât par l'être.

D. P.

LES FABLES DE LEMAY

Librairie Granger Frère, Limitée, 43, rue Notre-Dame Ouest, 4^{ème}.
Ed. Prix, en librairie, 65 sous, franco 70 sous, Montréal, 1925

C'est là la 4^{ème} édition et l'édition définitive des Fables que composa chez nous un de nos poètes les plus aimés, communément appelé le "poète du terroir". Pourquoi des Fables après

La Fontaine? N'est-ce pas une erreur? Nous ne le croyons pas et nombreux sont les fabulistes français qui ont pratiqué ce genre depuis le maître. C'est que les défauts humains se manifestent diversement à toutes les époques. De même que les prédicateurs accommodent leurs sermons à leur auditoire et à leur temps, de même les fabulistes changent de style selon les lieux, les temps, les gens. Il est naturel que les Canadiens fassent des fables pour les Canadiens puisque nous avons aussi nos travers. Mais l'humanité entière se reconnaîtra ici puisque les Laurentiens sont aussi fils d'Adam.

Voici un livre destiné à tous, mais plus spécialement aux jeunes étudiants à qui il pourrait être donné comme récompense scolaire. Nous ne doutons pas que l'on fera à ce livre l'accueil qu'il mérite, sans quoi il serait bien inutile de réclamer de nos auteurs une littérature pour les jeunes.

Parce que ce sont des fables, nos commissaires d'école ne sauraient prétexter que le livre ne convient pas. Toujours les enfants ont aimé les animaux; ils les personnifient volontiers; ils en font les compagnons de leurs jeux. Ils sont aussi friands de récits vrais ou fictifs. Que sont les Fables, si ce n'est le théâtre des animaux pour l'instruction des humains? Qu'on mène à ce spectacle tous les petits canadiens, au cinéma moral des Fables de Le May.

UNE NOBLE FIGURE

C'est une belle et vénérable figure que vient de ressusciter la Librairie Garneau, de Québec, en éditant une deuxième série des *Pages Choisies* de feu Ernest Gagnon. Avec ce dernier, quand il est mort voilà une douzaine d'années, est disparu l'un des derniers représentants d'une génération qui a fait honneur à la race française en Amérique. En cette génération survivaient encore toutes les belles qualités de la noblesse française dont a été pétrie, pour ainsi dire, notre nationalité; cette vieille noblesse trop vite disparue, après la conquête, mais qui nous a laissé heureusement comme héritage, comme souvenir de son séjour aux bords du Saint-Laurent, la distinction dans les manières, la politesse, l'urbanité, l'esprit, le goût pour la culture et tant d'autres nobles apanages, toutes choses, malheureusement, l'américanisme nous envahissant de plus en plus par ses côtés les plus grossiers, en train de disparaître.

Ernest Gagnon, pour ceux qui l'ont connu, représentait toutes ces belles qualités; et il avait de plus, pour charmer, celle d'être un musicien de grande réputation et d'un littérateur agréable.

C'est sous ce dernier aspect que nous le fait revoir l'édition des *Nouvelles Pages Choisies* que vient de publier la Librairie Garneau, Limitée.

Notre bon et si savant et si sincère Benjamin Sulte, — encore un disparu qui a laissé bien des regrets, — avait raison d'écrire à son ami de cœur Ernest Gagnon à propos de ses *Feuilles Volantes et Pages d'Histoire*: "Avec la bonne langue que vous employez et la précaution de ne pas imiter les modes du jour soyez certain que vos écrits auront de la durée". Et Sulte ajoutait, ce qui est toute une doctrine, vilipendée pendant quelques années mais en train de triompher avec éclat, la doctrine du Régionalisme en littérature: "Celui qui vise à nous éblouir nous aveugle parfois mais la génération suivante a le regard clair et distingue l'artifice très nettement. Il n'y a pas de littérature canadienne sans l'étoffe du pays et le bon langage de la France du XVIII^{ème} siècle."

En effet, même pour les oreilles française, les plus modernes est-il écriture plus reposante à lire, parce que si simple, que celle de Faucher de Saint-Maurice, de Louis Fréchette, de Ernest Gagnon, de Benjamin Sulte et de tant d'autres de leur génération à peu près disparue. Quels agréables conteurs! Vraiment, savaient-ils même que le récit est peut-être le genre le plus difficile en littérature? On ne le dirait pas. Ils y ont excellé

en tout cas. Nous n'irons jamais à leur cheville sous cet aspect de la littérature, quelles que soient nos floritures modernes et nos tentatives d'imitation de toutes les écoles littéraires de la France moderne. Nous ne pouvons pas raconter les choses que nous vivons à la façon de Faucher de Saint-Maurice, de Fréchette ou de Gagnon. Nous posons, nous déclamons, nous nous "escrimons" comme si nous étions toujours sur une scène, affrontant les feux de la rampe. Il nous manque la simplicité.

Qu'on lise les *Nouvelles Pages Choisies* d'Ernest Gagnon, ses souvenirs, ses récits, ses chroniques, ses trouvailles historiques, ses comptes rendus même comme celui qu'il publiait, le 2 février, 1889, d'un concert d'Albani. Quelle verve! quel brio!

Et cela jusques dans les plus petites choses, comme cette anecdote où l'on voit le fin gouverneur que fut Lord Dufferin confondre le "Rainy Lake—Lac-à-la-Pluie— avec un certain célèbre trappeur canadien du nom de René à qui le noble Lord voulait rendre hommages dans un discours officiel...

D. P.

AUX BORDS DU RICHELIEU

Par Achard, Eugène: Directeur de "l'Ecole Canadienne". Volume de 288 pages. Préface de l'hon. L.-O. David.

Eugène Achard est un nom peu connu encore chez nous, mais si l'on en juge par le volume qu'il vient de publier, il sera bientôt en vedette parmi nos écrivains, et ses souvenirs, ses contes et ses traits seront lus avec profit par tous les amateurs de choses canadiennes et par ceux qui se délectent, en particulier, de la littérature régionaliste. M. Eugène Achard est un professeur de carrière ayant déjà plusieurs livres classiques à son crédit, dont une Géographie, qui est adoptée dans un grand nombre d'écoles, comme étant ce que nous avons de mieux dans la province de Québec. Aujourd'hui, M. Eugène Achard est directeur de "l'Ecole Canadienne", nouvelle revue pédagogique publiée à Montréal, sous l'autorité de la Commission Scolaire Catholique de la Métropole. Mais la rédaction de cette revue ne suffisait pas à l'activité du jeune professeur, et c'est pourquoi il a rassemblé, tout récemment, quelques contes qu'il avait dans ses cartons et en a formé un volume (qui sera bientôt suivi d'un deuxième) contenant des choses délicieuses et dans un style des plus attachants. Entre autres, nous avons remarqué les récits suivants, comme étant, à notre goût, les plus attrayants et les plus éducateurs du volume: "Le Moulin du Grand-Père", "Le Message de la Morte" et "Une Excursion de Vacances". "Le Fantôme du Mont Saint-Grégoire" devrait être mis en scénario, pour le cinéma. C'est un sujet qui s'y prête admirablement bien et dont l'action mériterait d'être reproduite sur l'écran. Voilà, à notre sens, un livre que l'on peut mettre entre les mains des écoliers et écolières et qui peut servir en quelque sorte de modèle aux narrateurs de chez nous, parce qu'il leur fournit un entraînement propre à les habituer à mieux voir, à mieux comparer et à juger plus sainement de toutes choses. La note gaie se fait sentir partout et l'on voit que l'écrivain est d'un beau tempérament et qu'il n'appartient pas à la classe des larmoyants. On lui a sans doute dit, lorsqu'il était plus jeune, qu'"un saint triste fait un triste saint", et c'est pourquoi lui, ancien professeur et aujourd'hui directeur d'une revue pédagogique, il veut et il sait à l'occasion joindre l'utile à l'agréable.

G.-E. M.

L'ANTI-PLUTARQUE

Par Jean de Pierrefeu. Un volume in-16. Prix: 8 fr. 50. Les Editions de France, 20, avenue Rapp, Paris-VIe.

Un esprit lucide qui nous fait assister au drame intime de son évolution intellectuelle! C'est ainsi qu'on peut qualifier l'effort littéraire de JEAN DE PIERREFEU, depuis la guerre. Pour la première fois, peut-être, cette aventure se produit d'un homme qui

a voulu vérifier à la lumière d'une formidable expérience humaine certains principes d'action et tels concepts tenus pour vrais par la tradition historique. Cette révision des valeurs, JEAN DE PIERREFEU l'a poursuivie avec une logique implacable et une rare franchise, tour à tour dans *G. Q. G., secteur 1* et *Plutarque a menti*, qui ont soulevé des polémiques passionnées et dont le succès considérable a prouvé l'intérêt que le public attachait à ces questions.

Poussant sa critique dans le domaine politique et social, JEAN DE PIERREFEU nous donne à présent *l'Anti-Plutarque*. Sous la forme pittoresque et spirituellement paradoxale qui caractérise sa manière, l'auteur de *l'Anti-Plutarque* traite des plus hauts problèmes actuels et développe des conclusions dont la hardiesse, si elle risque de susciter bien des protestations, ne peut manquer de plaire aux esprits libres. Quelque opinion qu'on professe à son endroit, nul ne restera insensible au merveilleux attrait de ce livre d'idées, amusant comme un roman d'aventures, où sont présentées, en formules qui seront vite assimilées, tant d'aperçus ingénieux et d'observations originales sur la mentalité plutarquienne des Français d'aujourd'hui, sur le rôle des élites dans la démocratie, sur la grande bourgeoisie d'affaires, les milieux nationalistes, le monde académique, offrant ainsi un tableau animé de la société contemporaine. Par la vertu d'un style plein de verve et d'humour qui clarifie les notions les plus abstraites, *l'Anti-Plutarque* est accessible au grand public qui reconnaîtra en JEAN DE PIERREFEU un brillant émule des Encyclopédistes.

Nous avons lu récemment avec beaucoup d'intérêt et de plaisir un roman qui est plutôt une nouvelle de longue haleine. Il s'agit de "Grand-Louis L'Innocent" de Madame Marie LeFranc, publié par la Cie de Publication de La Patrie Ltée. Le tout est d'une fort belle écriture, d'un style de poète. En effet, Marie LeFranc, qui est une Française, Bretonne d'origine et professeur de français à Montréal, est une poétesse dont les ouvrages ont eu du succès, entre autres son recueil de poèmes "Voix de Misère et d'Allégresse", édité en France, cette année même, qui a été justement remarqué et qui a obtenu, lors de la dernière distribution des Prix littéraires de l'Académie Française, la Bourse nationale de voyage.

Son "Grand-Louis L'Innocent" est très agréable de lecture encore que nous soyons peu accoutumés à ce genre de roman assez abstrait et bien peu mouvementé.

Nous avons eu l'honneur de saluer chez nous, ces semaines dernières une romancière hollandaise d'origine mais anglaise d'école et de langue et qui jouit d'une renommée enviable en Angleterre et sur le continent.

En effet, la Baronne d'Orczy a passé plusieurs semaines parmi nous et elle s'est acquise, par ses manières aimables toutes les sympathies de notre population. Le séjour de la Baronne d'Orczy n'est pas étranger à la réalisation prochaine d'un roman de cet auteur. Nous en serions très honorés. Car l'auteur du "Mouron Rouge" ne saurait voir notre Canada Français d'un autre œil que celui, si bienveillant, avec lequel elle a vu la France monarchique d'avant la terrible révolution française pendant laquelle se passent les scènes à la fois si tragiques et si touchantes de son "Mouron Rouge".

Que si la Baronne d'Orczy veut vraiment écrire un roman dont notre pays sert de scène nous lui conseillons, pour être véridique, — même étant romancière, — de ne pas donner dans le travers de tant de ses collègues étrangers du domaine de la fiction que veulent absolument que encore de nos jours notre pays ne soit qu'un coin sauvage du monde où la civilisation hésite encore à montrer le bout du nez.

Que la Baronne Orczy laisse ces fantaisies maintenant vraiment trop vieux jeu à un James Oliver Curwood ou à quelques autres fantaisistes trop épris de la vie des bêtes pour être justes envers celle des humains qui n'est plus, pour eux, qu'épilogue.



LES FAITS DIVERS

et de toute saison



Chez les membres de la société des Arts, Sciences et Lettres

M. le docteur P.-H. Bédard, leader du conseil municipal de Québec, ancien président (1923-4) de la société des Arts, Sciences et Lettres, est actuellement en voyage d'Europe pour assister, comme délégué officiel de la cité de Québec, au Congrès International des villes à Paris. Son départ a fourni l'occasion à un imposant groupe d'amis de se réunir et de lui souhaiter un bon voyage et surtout un heureux retour.

M. Georges-Henry Duquet, artiste-peintre, bénéficiaire d'une bourse gouvernementale, invariablement ronde, s'est embarqué à Québec le 23 septembre à bord du paquebot trans-océanique pour se rendre à Paris. Il y fera un séjour de deux ans et il y étudiera la peinture et la sculpture.

Quelques heures avant son départ, des directeurs de la société des Arts, Sciences et Lettres se réunissaient quelque part sur la rue St-Jean, en Canada, pour lui présenter un diplôme de "Médaille d'Honneur" de l'Exposition Provinciale de Québec. Sa précieuse collaboration, depuis plusieurs années, aux divers salons des beaux-arts du terroir et dont il avait l'active surintendance, méritait bien ce témoignage d'appréciation de son dévouement et de ses talents. C'est M. Narcisse Savoie, B.S.A., président de la société, qui fit la présentation improvisée de ce parchemin tout solennel, et à qui se joignirent M. Alphonse Désilets et M. Georges Morisset pour accentuer l'hommage rendu et que soulignèrent de leurs applaudissements ceux qui étaient présents: MM. Damase Potvin, G.-Emile Marquis, Ivan Vallée, Ernest Légaré, Evariste Brossard, tous directeurs de la société, ainsi que M. Eudore Caron, administrateur du "Terroir."

On souhaita "bon voyage" en buvant un verre de vin à la santé de Monsieur Duquet qui promit bien de se souvenir là bas de ceux qu'il quittait quelques heures ou plutôt quelques minutes plus tard.

La galerie des beaux-arts à l'Exposition Provinciale de Québec en 1925 a été, comme en ces récentes années, organisée sous les auspices de la société des Arts, Sciences et Lettres et a conquis l'attention des visiteurs en nombre toujours croissant.

On y remarquait, outre les œuvres "individuels" inscrits aux concours, une collection abondante que l'on devait à la courtoisie de Madame Lemoine qui avait bien voulu consentir à un déploiement des tableaux de son mari, le regretté Edmond Lemoine; quelques sujets de Mademoiselle Marie-Louise Gignac de Sillery dont on a admiré le sens artistique si délicat et si bien "trouvé"; aussi et ce ne sont pas les moindres, — quelques peintu-

res du maître Charles Huot qui décoraient le salon du "Terroir"; de même qu'une magnifique toile, de dimensions presque imposantes, plutôt ignorée jusqu'ici mais où l'on reconnaît avec fierté le talent solide d'un pionnier de chez nous dans le domaine de l'art pictural, Plamondon.

Les concours auxquels présidèrent le maître Charles Huot, le R. P. Charland, dominicain, et mademoiselle Huot ont donné les résultats suivants:

1.—PEINTURES.—Pour le meilleur œuvre de peinture d'après nature, de tout genre:

1er prix: Mlle Arline Généreux, 16 rue Saunders; 2ème prix: Mlle Hester Thom, 23 des Remparts; 3ème prix: Mlle Simonne Hudon, 42 Ave. Laurier, Québec.

2.—Pour le meilleur œuvre de peinture à l'eau, d'après nature, de tout genre:

1er. prix: Mlle Hester Thom, Québec; 2ème prix: Mlle Arline Généreux, Québec; 3ème prix: Mlle Courchesne, Ave Holland, Québec.

3.—Pour le meilleur œuvre de pastel, de tout genre:

1er prix: Mlle Arline Généreux, Québec; 2ème prix: Mlle Courchesne, Québec; 3ème prix: M. Omer Parent, 11 Saint-Ambroise, Québec;

4.—Pour le meilleur œuvre de peinture à l'huile d'après une copie, de tout genre:

1er prix: Mme Magnan, 66 Chemin Saint-Louis, Québec; 2ème prix: Mme F.-F. Fréchette, Plessisville, Mégantic; 3ème prix: Mlle Lucie Beauchesne, Saint-Pierre-les-Becquets, Nicolet; 4ème prix: Mlle Caroline Barry, 66 Chemin Saint-Louis, Québec.

5.—Pour le meilleur œuvre de peinture à l'eau d'après une copie: 1er prix: Mme Magnan, Québec; 2ème prix: Mlle Thérèse Smith, 110 Saint-Augustin, Québec; 3ème prix: M. Omer Létureneau, 53 rue Boisseau.

6.—Pour le meilleur œuvre de gravure à l'eau forte:

1er prix: Mlle Berthe Samson, 112 Ave. Holland, Québec; 2ème prix: Mme Jos. Savard, 35 Saint-Jean, Québec; 3ème prix: Mme P.-H. Tanguay, Toronto, Ont.

1.—BLANC ET NOIR.—Pour le meilleur œuvre de dessin à la plume, fusain ou crayon, (croquis d'après nature):

1er. prix: Mlle Arline Généreux, Québec; 2ème prix: Mlle Courchesne, Québec; 3ème prix: Mlle Geneviève Smith, 110 Saint-Augustin, Québec.

1.—SCULPTURE.—Pour le meilleur œuvre de sculpture et de modelage de tout genre:

1er. prix: M. Gustave Beaulieu, 220 rue Plessis, Québec; 2ème. prix: M. Michel Gagné, 324 Saint-Olivier, Québec; 3ème. M. Chs Vincent, 1220 rue de la Roche, Montréal, P. Q.;

2.—Pour le meilleur œuvre de sculpture (Composition d'art décoratif):

1er. prix: M. Jos. Bélanger, Montmagny; 2ème prix: M. Clément Garneau, 20 Charest, Québec; 3ème prix: M. Thimothée Martel, Giffard, Québec.

1.—ARTS DECORATIFS.—Pour le meilleur travail artistique sur tapis tissé, rideau, carpepe, tapis de table, descente de lit et tapis de bain:

1er. prix: Mme Georges Codaire, Saint-Paul Abotsford, Rouville; 2ème prix: Cercle des Fermières, Saint-Georges de Beauce; 3ème prix: Mme Philippe Caron, Saint-Pacôme, Kam.; 4ème. prix: Mme Omer Fortin, Saint-Henri, Lévis; 5ème prix: Mme Alphonse Rioux, Trois-Pistoles, Tém.; 6ème prix: Mlle Bernadette Vallière, Saint-Henri, Lévis.

2.—Pour le meilleur œuvre de peinture sur porcelaine

1er. prix: : Mlle Marie-Jeanne Boivin, Les Saules; 2ème prix Mlle Ida Godbout, 329 Saint-Vallier, Québec; 3ème prix: Mme Magnan, Chemin Saint-Louis, Québec; 4ème prix: Mlle Lucie Beauchesne, Saint-Pierre-les-Becquets.

3.—Pour le meilleur œuvre de cuir, métal repoussé ou peinture sur étoffe:

1er. prix: Mlle Irène Turgeon, 425 Saint-Vallier, Québec; 2ème prix: Mlle Alb. Marcoux, 329 Saint-Vallier, Québec;

3ème prix: Mlle Lucie Beuchesne, Saint-Pierre-les-Becquets.

4.—Pour le meilleur œuvre de pyrographie:

1er. prix: Mlle Julienne Laurin, Les Saules, Québec; 2ème prix: M. Eudore Bernier, 8½ Côte Davidson, Lévis; 3ème prix: RR. M. Trappistines, Saint-Romuald, Lévis, P. Q.

1.—PHOTOGRAPHIES D'AMATEURS:—Pour la meilleur photo-artistique:

1er. prix: M. Ls.-Ph. Roy, 35 Ave. Cartier, Québec; 2ème prix: M. Maurice Talbot, Ministère de l'Agriculture, Québec; 3ème prix: M. A. Désilets, 35 Ave. Cartier.

1.—ARTS APPLIQUES.—Pour travaux sur bois de tout genre:

1er prix: S. Vachon, Giffard, Québec; 2ème prix: M. A. Rousseau, 224 rue Richardson, Québec; 3ème prix: M. Jos. Tremblay, Saint-Grégoire, Montmorency, P. Q.

Le salon des arts décoratifs avait sûrement de la majesté avec ses grandes et magnifiques draperies du "vraiment de chez nous". Les mânes des ancêtres en ont dû frémir avec une joyeuse persistance. Monsieur Désilets, par ce déploiement tout savant et tout distingué, leur a rendu un hommage à la fois posthume et renaissant.

—o—

Monsieur Damase Potvin s'était chargé particulièrement du salon du Terroir où l'on remarquait des meu-

bles, des tableaux et des livres de "chez nous". Et comme couronnement de sa tâche il a donné l'hospitalité et la place d'honneur à l'écusson fleurdelisé, de retour à Québec, venant de l'Angleterre, après 166 ans d'absence!

Regrettons cependant que ce retour n'ait pas été salué sur place, au milieu de toutes les choses de "chez-nous", dans le sein de la foule, une foule d'au moins 15,000 à 20,000 personnes. La manifestation, au lieu d'avoir une allure un peu figée, aurait pris toutes les chaleureuses proportions d'un enthousiasme jubilant, et le trésor municipal en aurait été moins appauvri.

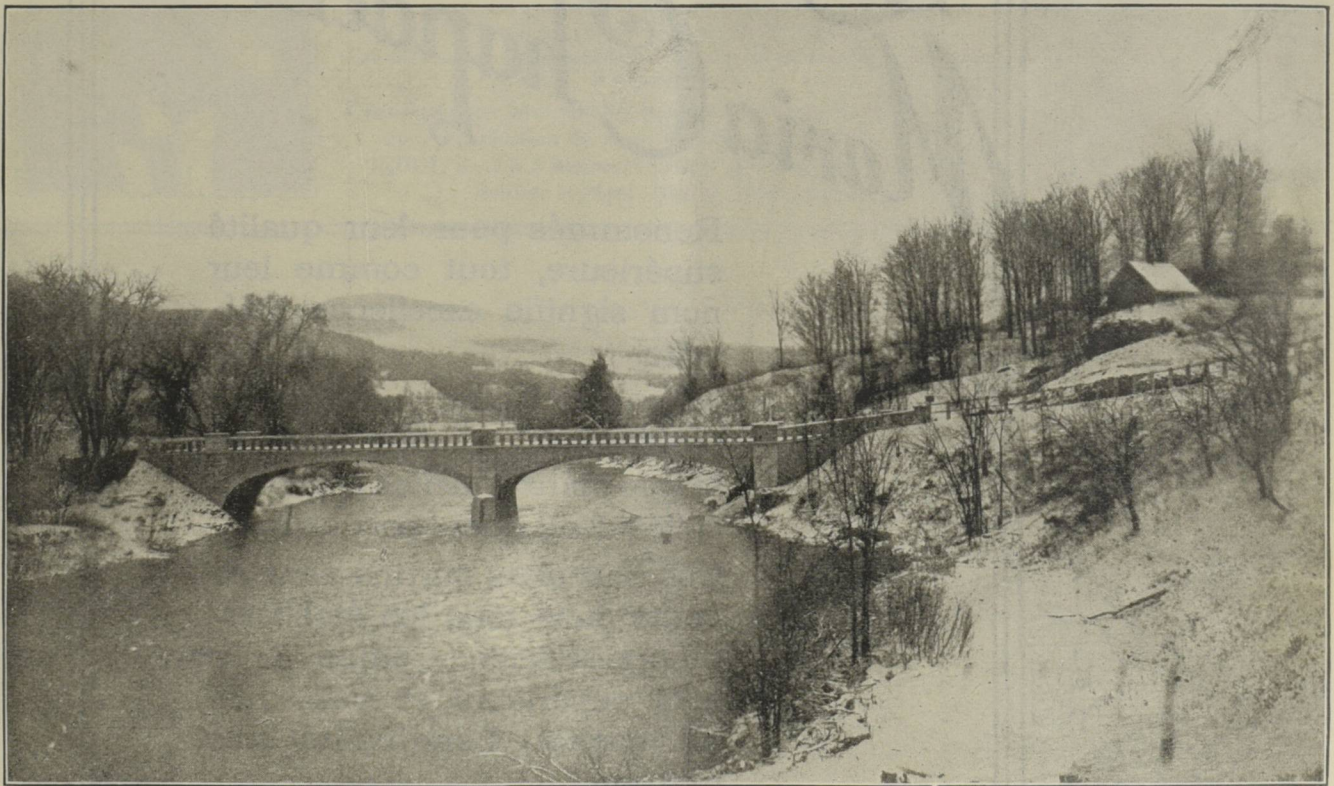
Convenons que nos autorités ont, cette fois, raté une belle occasion d'être agréables à toute la population en réservant ce plaisir exclusivement à quelques "fervents" de l'Esplanade ou du club de la Garnison.

Maxime LEDOYEN

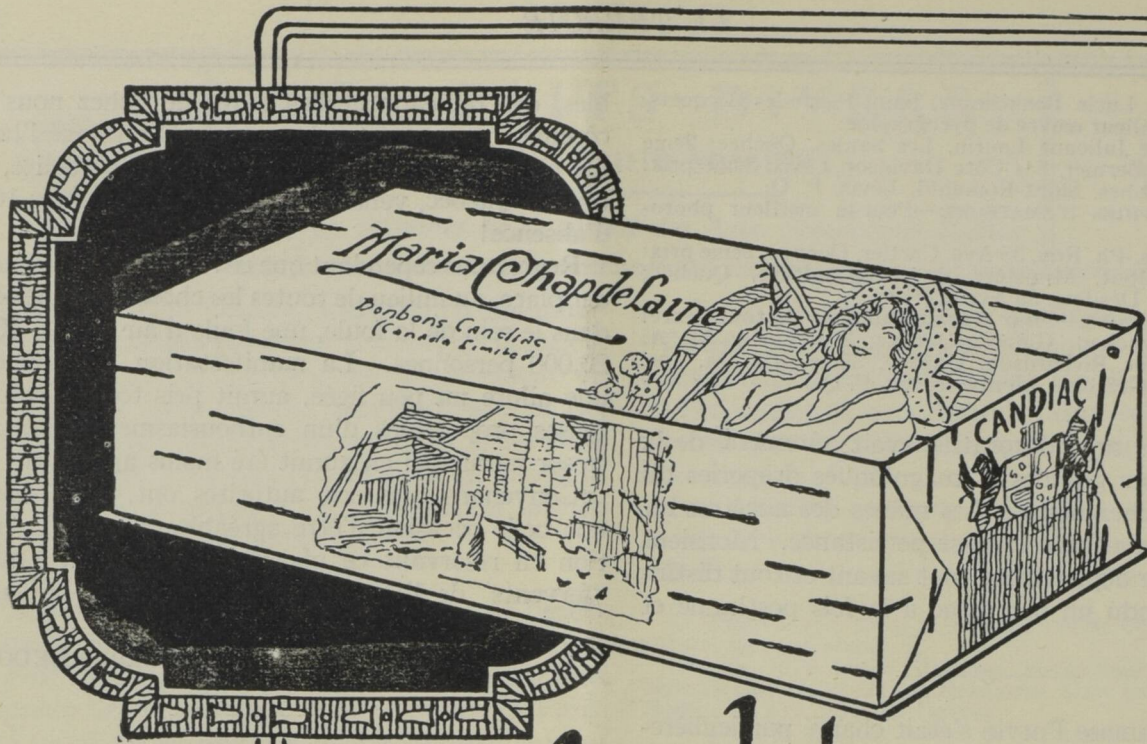
—o—



Paysage de chez nous et scène du terroir



L'unique pont international dans les limites de la province de Québec se trouve sur la rivière Missisquoi entre le canton Sutton, comté de Brôme, Canada et Richford-Est, état du Vermont, E.U.A.; sa longueur est de 134' et sa largeur de 23'. Il a été construit en 1919 sous la direction conjointe des officiers techniques de l'état du Vermont et du ministère provincial des Travaux publics.



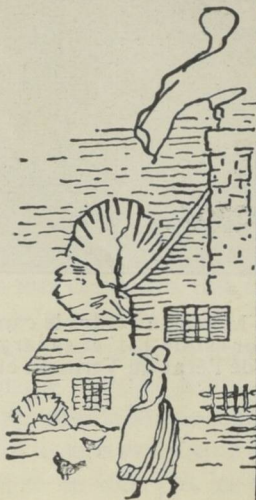
Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfinis sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

Bonbons Candiak
- (Canada) Limitée -



Conservatoire d'Art Français

Directeur: M. G. Moncourtois Devalières

TELEPHONE: 2-2863 - - - 180, rue ST-JEAN, QUÉBEC

COURS D'ENSEMBLE, de 8 à 10 h. p. m.

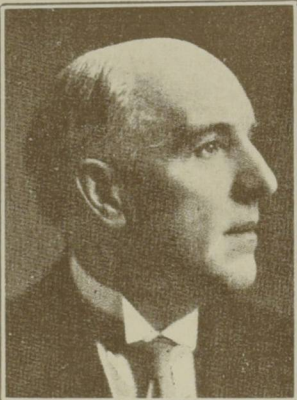
DECLAMATION — CHANT — PIANO — SOLFÈGE—
ACCOMPAGNEMENT

Méthode exacte du Conservatoire de Paris.

Les élèves des leçons particulières ont droit d'assister au cours
d'ensemble.

Cours spéciaux pour cercles et sociétés. Mise en scène, répétition,
organisation de toute soirée dramatique ou concert.

JEUDI: de 2 à 5 heures: Cours spéciaux pour les enfants,
Solfège et Piano, Diction, Déclamation.



Lisez et Faites Lire

“LE TERROIR”

Revue mensuelle illustrée de langue française
publiée à Québec depuis six ans.

L'ORGANE DE

La Société des Arts, Sciences et Lettres

DE QUÉBEC

fondée il y a huit ans pour un motif patriotique :

Coopérer au travail de la survivance.

Rédaction exclusive et inédite

Illustration originale et pittoresque

Encourager les personnes et les choses de chez nous
c'est faire œuvre de fierté nationale.

“SOYONS MODERNES”